L'ENFANT DE GIBERNE,

DRAME MÊLÉ DE CHANT, EN QUATRE ACTES,

(ÉPISODE DE LA GUERRE D'AUTRICHE, 1809,)

PAR

MM. P. TOURNEMINE ET POUJOL;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin, le 21 décembre 1838.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

MAURICE, lieutenant au premier régiment des fusiliers de la Garde-Impériale	M. SURVILLE.
RIGAULT, sergent	M. RAUCOURT.
BOUTET, caporal	M. MOESSARD.
LE COLONEL	M. HÉRET.
UN OFFICIER GÉNÉRAL	M. HIPPOLYTE.
UN CAPITAINE	M. MARCHAND.
GIBLOU, soldat	M. CHARLES CABOT.
LANDRY, *id.*	M. ÉMILE.
KRAMM, *id.* alsacien	M. VISSOT.
HUBERT, *id.*	M. ALBERT.
UN SOUS-OFFICIER.	
LOLO, tambour	Mlle CLARA-STÉPHANY.
DONA MARIA, jeune Espagnole, sous le nom d'ANTONIO	Mme CORDIER.
SUZANNE ROUGET, vivandière	Mme ASTRUC.
L'EMPEREUR, personnage muet	M. HÉRET.
OFFICIERS, SOLDATS, PEUPLE.	

La scène se passe en 1809, au palais de Schœnbrunn, près de Vienne, en Autriche.

ACTE PREMIER.

L'intérieur d'un corps-de-garde, dans la principale cour du château de Schœnbrunn, à deux milles de Vienne.

SCÈNE I.

BOUTET, GIBLOU, SOLDATS.

(Au lever du rideau, Boutet placé près d'une table, à droite du spectateur, fait une partie de cartes avec un camarade: quelques hommes les entourent. De l'autre côté de la scène, Giblou est assis à terre au milieu d'un groupe de soldats.)

GIBLOU, chantant.

AIR: Les gueux, les gueux.

Enfants du camp,
Chantons tous gaiment;
Rien n' charme le temps
Comm' de joyeux chants.

Allons, vous autres, en chœur:
Enfants du camp...
(Voyant qu'il chante tout seul.) Allez donc...
Enfants du...

BOUTET.

Silence!... on n'est pas imbécile comme ce Giblou!.. v'là mon idée.

GIBLOU.

Imbécile!.. parceque, pour me distraire, je veux leur chanter...

BOUTET.

On ne chante pas au poste; si tu t'ennuies, joue une drogue, une mouche...

Digitized by Google

GIBLOU, se levant.

Je n'ai pas d'argent.

BOUTET.

En ce cas, prends ta pipe et fume...

GIBLOU.

Je n'ai pas de tabac.

BOUTET.

Alors va faire faction.

GIBLOU.

C'est pas mon tour.

BOUTET.

Eh bien! va dormir et tais-toi... a-t-on jamais vu une brute pareille!..

GIBLOU, à part.

Une brute!..

BOUTET, continuant.

Le joli cadeau qu'on nous a fait, *d'entrecaler* un chinois comme ça avec des lapins de notre espèce! mais voilà, les protections!

GIBLOU.

Chinois?... je suis Lorrain, entendez-vous, caporal...

LES SOLDATS, riant.

Ah! Lorrain! ah! ah! ah!

GIBLOU.

De quoi, ah! ah! ah!... parceque je suis un nouveau et que je n'ai plus de quoi payer à boire, vous avez l'air de me faire aller?... ah! mais minute... le caporal passe, mais vous, je ne vous le conseille pas.

LANDRY, lui donnant une taloche.

Voyez-vous, le criquet qui se fâche!

GIBLOU.

Hein?...

HUBERT, même jeu.

Poule d'eau!... allumette!...

GIBLOU, en colère.

Allumette!...

AIR:

Je suis bon enfant, j'aime à rire,
Mais n' faut pas m' marcher sur les cors;
Car je n' veux pas qu'on puisse dire:
Giblou, c'est un drôle de corps,
C'est un clampin, c'est l' plus capon du corps.
Je sais qu' je n' suis pas un athlète,
Mais j' te f'rai voir, à caus' de c' sobriquet,
Qu'on n'appelle pas allumette
Un homme qui porte un briquet.

LES SOLDATS.

Bien! bien! très bien!

BOUTET, venant lui prendre la main.

Saprelotte, oui, c'est bien!... conscrit, ce que tu viens de dire là te *rébilite*, et te donne droit à mon estime particulière... et en général... V'là mon idée.

TOUS.

Oui, oui, bravo, Giblou!... bravo!

BOUTET.

Bravo, Giblou, bon; mais à c't'heure motus, divertissez-vous tout bas et en silence; car si le lieutenant Maurice vous avait entendu...

GIBLOU.

Bah! il est sur la porte, qui fume...

BOUTET.

Ça n'empêche pas... vous savez comme il est sévère pour le service!...

HUBERT.

Il ne devrait pourtant pas oublier qu'il n'y a pas déja si long-temps qu'il commande aux autres; mais tous ces enfants de giberne ont un bonheur!...

GIBLOU.

C'est vrai qu'il a eu la chance: trois grades en deux ans!...

BOUTET.

Ah! faut lui rendre justice, il ne les a pas volés: il est brave comme trente-six... instruit comme pas un, et...

HUBERT.

Parbleu! grace à qui? au sergent Rigault, qui, après la mort de not' vieille vivandière, c'te bonne Madeleine qui l'avait adopté, en a pris soin à son tour, ni plus ni moins que si c'eût été son fils; et comme il lui en a bien de l'obligation! il est encore plus raide à son égard qu'avec tout autre.

LANDRY.

Ah! écoute, j'aime le sergent, mais il y a aussi de sa faute: ce qu'il n'aurait pas dû oublier, c'est que M. Maurice n'est plus un enfant. Je l'ai entendu devant les uns, les autres, devant même des officiers, le reprendre sur sa conduite, son service, et lui parler avec un ton!... Vous sentez qu'on a son amour-propre!... L'autre a perdu patience, il s'en est éloigné; et puis, quand le petit Antonio, ce jeune Espagnol qu'il a connu à Madrid, est venu le rejoindre ici, et qu'il l'a eu placé comme employé au magasin à poudre, ah! dam! ça été le bouquet. Le sergent, qui déteste ces citoyens-là, lui a fait scène sur scène, reproche sur reproche: le lieutenant, qui se tenait à quatre, a dit au vieux Rigault qu'il voulait être son maître; alors ils se sont brouillés tout-à-fait; et quant à c't' heure ils se voient, c'est dans les revues, dans les gardes, seulement parcequ'il le faut, mais en rechignant, et absolument comme deux chiens de faïence qui se regardent de travers et ont plutôt envie de se mordre que de se donner la patte.

BOUTET.

C'est vrai!... il aurait fallu qu'en souvenir de ce qu'il lui doit, m'sieur Maurice laissât grogner le vieux sans lui en vouloir; mais il s'est irrité, piqué, et le chagrin qu'en a pris l'autre n'a que trop contribué à faire durer la brouille!.... Mais ça n'ôte pas à not' brave camarade une seule de ses qualités; c'est bien la meilleure pâte d'homme!...

HUBERT.

Et courageux, faut voir!

Digitized by Google

LANDRY.

Et de bon conseil! s'il y a une querelle, c'est toujours lui qui l'apaise. Avec ça, bon vivant...

BOUTET.

Pas ambitieux, pas fier avec les amis...

GIBLOU.

Et obligeant, donc!... Il y a deux mois, avant que nous ne soyons ici, à *Cheval brun*...

BOUTET.

Comment dis-tu?

GIBLOU.

Cheval brun...

BOUTET.

Schœnbrun, nigaud!

GIBLOU.

Eh bien! Cheval brun, Schœnbrun, c'est bien la peine de me reprendre.... les noms de ville, ça se prononce comme on veut.... Enfin, il y a deux mois, quand ma mère m'a fait écrire qu'elle était malade, savez-vous ce qu'il m'a dit, lui, que j'avais prié de me lire ma lettre?... « Tiens, v'là cinquante francs que j'ai d'économies; leur sort était de passer à la cambuse: rends-moi le service de les envoyer à ta vieille mère, avec bien des choses de ma part; et surtout ne jase de ça à personne...» Quoique je ne sache pas écrire, je voulais lui faire mon billet. « Laisse donc, qu'il a ajouté, tu me rendras ça plus tard... en petits-verres.» En v'là un trait!.. Aussi, comme c'était justement le lendemain, jour de prêt, je lui en ai payé deux, de petits-verres... à compte.

TOUS.

Le brave homme!

BOUTET.

Diable! si tu lui en paies autant chaque fois, ça lui fera une rente.

GIBLOU.

C'est parbleu bien mon intention.

Air des Scythes et des Amazones.

A deux p'tits-verr's toutes les s'maines,
Vous concevez qu' ça doit durer long-temps!
C'en fait quatre-vingt-trois douzaines;
Or, pour atteindre les cinquante francs,
J'en ai fait l' compte, il faut près de dix ans.
D' lui fair' banqu'rout' que le ciel me préserve!
J' suis si bonn' paie, et j' l'aim' tant aujourd'hui,
Que chaque jour j' pri' Dieu qu'il le conserve,
Pour m'laisser l' temps d' m'acquitter envers lui, } *bis.*
Pour qu'il m' laiss' m'acquitter avec lui. (*bis.*)

BOUTET, serrant la main de Giblou.

Bien! tu es un bon garçon, et, saprelotte... v'là mon idée: mais ne t'avis' pas de dire que tu l'aimes plus que nous... notre bon Rigault!..

HUBERT.

Notre brave sergent!...

LANDRY.

Notre vieux grognard!...

GIBLOU, gaîment.

Eh bien! non, là, je ne l'aimerai pas plus que vous, mais autant, ça ne vous fâchera pas, j'espère?

BOUTET.

A la bonne heure... Et tenez, le voilà qui revient avec les vivres. Allons, allons, les jeunes, mettez la nappe.

SCÈNE II.

LES MÊMES; RIGAULT, DEUX SOLDATS.

RIGAULT, entrant

AIR: Verse, verse, verse encore.

Si, comm' plus d'un qui m'éclabousse,
Je n'ai ni ch'vaux, ni train, ni gens,
C'est qu' pierr' qui roul' n'amass' pas d' mousse,
Et que j' roul' depuis trop long-temps.
Aux quatre coins d' la terre
J'ai planté mon guidon;
J'ai fait assez la guerre
Et prom'né mon bidon:
J' dois par l'État,
Comm' vieux soldat,
Être hébergé,
Logé;
Il est temps
Qu' mes ch'veux blancs
Et mes os
Prenn'nt du r'pos...
Celui qui vit aux Pyramides
Notre aigle s' fixer triomphant,
A, pour entrer aux Invalides,
Son brevet signé de son sang.

TOUS, vivement.

Qu'est-ce que vous dites donc! vous nous quitteriez?

RIGAULT.

Eh! mon Dieu oui, mes enfans. Ah! j'ai eu du mal à me décider, parceque, quand on s'est fait comme ça de vieilles habitudes... mais enfin c'est un parti pris, et si l'Empereur fait droit à la demande écrite que je lui ai adressée ce matin...

BOUTET.

Le diable t'emporte! voilà une nouvelle qui nous ôte à tous l'appétit.

GIBLOU.

Et vous avez le front de nous dire ça en chantant?

RIGAULT.

Ah! je chante... ça n'est *fichtre* pas que j'en aie envie, allez!... (Bas à Boutet.) Croirais-tu qu'en rentrant j'ai presque coudoyé Maurice qui se promène là, devant la porte, et qu'il ne m'a pas plus dit que ce matin... (avec émotion.) qu'il n'a pas même eu l'air de me voir... mille-z-yeux! ça m'a fait un effet... j'aurais presque pleuré... et j'ai roucoulé quelque chose pour ne pas avoir l'air.

BOUTET, même jeu.

Pauvre ami! je suis bien sûr que c'est tout

Digitized by Google

ça qui te dégoûte ; et t'es bien bon de te faire du mauvais sang, va !... à ta place, puisque c'est un ingrat, je...

RIGAULT, vivement.

Assez! assez... je ne veux pas qu'on en dise de mal, entends-tu... Je suis trop susceptible... je me plains, j'ai tort... et quand même j'aurais raison, ça ne regarde que moi, et personne n'a rien à dire... surtout vous autres, parceque d'abord il est votre supérieur... et le mien aussi ; et ensuite... Ah! tiens, parlons d'autre chose...

BOUTET.

Comme tu voudras ; je te disais ça parceque moi, v'là mon idée ; ça te contrarie, changeons de dialogue... parlons de la pluie, du beau temps... Veux-tu manger la soupe?

RIGAULT, s'attablant avec lui.

C'est ça, mangeons la soupe... Et toi, Giblou, conte-nous quelque calembredaine, quelque bêtise, tu sais, comme tu en dis toujours qui me font tant rire?

BOUTET, à Rigault.

Eh bien, mange donc...

RIGAULT.

Non, je n'ai pas faim... (A Giblou.) Allons, troubadour, y es-tu?

GIBLOU, mangeant.

Moi? oh! je ne suis pas assez content de vous... avoir la chose de planter là les amis... c'est pas bien, ça, sergent, c'est pas gentil.

BOUTET, mangeant aussi.

V'là mon idée.

RIGAULT.

Boutet, tu vas te taire...

TOUS.

Il a raison.

LANDRY, gaîment.

Qui sait, le sergent a peut-être donné rendez-vous à quelque bonne d'enfant de la petite provence.

RIGAULT.

Dis donc, toi, farceur...

HUBERT, même jeu.

Et c'est que la particulière doit être lasse d'attendre, depuis bientôt quatre ans que nous avons défilé notre dernière parade aux Tuileries.

RIGAULT.

Hum! tas de clampins, vous me plaisantez parceque vous savez que je vous aime trop pour me fâcher!... mais voyons, quand je mettrais l'arme au pied, pensez-vous que ce serait faignantise?... J'ai cinquante-cinq ans, et en voilà cinquante-deux que je trime avec le sac sur le dos; j'espère qu'elle est soignée la faction!

GIBLOU.

Cinquante-deux ans!... Diantre! vous êtes entré au service de bonne heure!

RIGAULT.

Dam! à-peu-près depuis que je suis au monde.

AIR : Une fille est un oiseau.

Né d' parents qu'je n' connais pas,
J' quittais à pein' ma nourrice,
Que l'on m'apprit l'exercice,
Et qu' fallait marcher au pas.
Voyez quelle était ma chance :
Fifre au sortir de l'enfance,
Tambour dans l'adolescence,
Puis à seize ans caporal,
En sus de ma pataraphe,
Si j'avais su l'ortographe,
J' s'rais p't-êtr' maint'nant général.

GIBLOU.

Comment, c'est pour si peu de chose que vous êtes resté en chemin? l'ortographe, qu'est-ce que c'est que ça... c'est l'ortographe, v'là tout.

RIGAULT.

Enfin, comme j'ai tout ce que je puis avoir, que je suis éreinté, et que j'ai du métier plein le dos, je me démissionne.

SCÈNE III.

LES MÊMES ; MAURICE, qui est entré en scène et a entendu les dernières paroles de Rigault.

MAURICE, tranquillement en chargeant sa pipe.

Que dites vous donc, sergent, vous parlez de quitter vos frères?

RIGAULT, avec quelque émotion.

Oui, lieutenant, j'ai fait ma demande.

MAURICE.

Une pareille résolution m'étonne, et le moment...

RIGAULT.

Est on ne peut mieux choisi, on assure que nous allons avoir la paix; ainsi...

LANDRY, BOUTET, HUBERT.

La paix?... ah! bah!...

MAURICE, avec chaleur.

La paix! quand nous sommes déja maîtres de l'Autriche, quand, pour prix de cette conquête, nous avons à déplorer la perte de nos plus braves généraux! la paix nous rendra-t-elle Lasalle, Lannes et les milliers de braves qui sont morts avec eux!

RIGAULT, froidement.

Dam! lieutenant, c'est un grand malheur; mais si cependant l'Empereur s'est décidé, c'est que sans doute il a ses raisons.

BOUTET.

L'Empereur!... l'Empereur est bon sur le champ de bataille, mais après le canon c'est autre chose. Les ambassadeurs, les diplomates arrivent comme des nuées de corbeaux... ils disent ci et ça nous faisons demi-tour à droite, et l'Empereur est enfoncé... v'là mon idée.

Digitized by Google

MAURICE.

Et la mienne.

TOUS.

Et la nôtre.

RIGAULT.

Ah! dam, je conçois, ceux qui sont jeunes peuvent desirer la guerre; mais les anciens qui ont attrapé des fraîcheurs, c'est autre chose : s'ils ont l'air de tenir bon, c'est par amour-propre, et j'en sais plus de trois dans la garde, qui font un embarras de tambour-maître, et qui seraient enchantés de retourner chez eux pour raconter leurs caravanes, fumer tranquillement leur pipe et boire le *pichet* avec la pension du gouvernement.

(Bruit de tambours dans le lointain.)

MAURICE.

Qu'est-ce que cela ?

LANDRY, allant au fond avec quelques autres.

C'est le tambour du grand poste de Schœnbrunn qui bat aux champs... l'Empereur se promène.

MAURICE, d'un ton railleur.

Allons, selon l'espoir du sergent Rigault, telle sera bientôt aussi notre unique occupation; ou bien, pour ménager les anciens, à l'avenir nous ferons la guerre comme du temps du maréchal de Saxe : nous prendrons nos quartiers d'hiver, et l'on ne se battra plus que pendant la belle saison, de peur que la pluie ne rouille les bassinets.

(Hilarité générale.)

RIGAULT, piqué.

Si c'est à moi, lieutenant, que s'adresse cette plaisanterie, vous avez tort. Je me suis battu malgré la chaleur, la pluie, la neige : je me suis battu avant que vous ne soyez au monde; car j'ai, le premier, planté le drapeau tricolore sur les murs de la Bastille, et ceux qui, depuis, m'ont vu manœuvrer, savent que le sergent Rigault n'était jamais à l'hôpital les jours de bataille. J'ai des camarades qui sont devenus maréchaux, et qui ne croient pas au-dessous d'eux de me serrer la main... (Plus bas.) Vous que j'ai presque élevé, vous, lieutenant Maurice, à qui j'ai appris à lire, vu que lors de votre baptême, vos parents ont fait la gaucherie de ne donner ni leurs noms ni leur adresse pour qu'on aille leur demander de quoi vous mettre à l'école, vous devriez au moins vous le rappeler afin de ne pas donner à ces *pékins*-là un motif de rire à mes dépens.

MAURICE, même jeu.

N'allez-vous pas encore vous fâcher pour quelques mots que vous appelez vous-même une plaisanterie ?... au surplus, sergent Rigault, vous avez pris souvent, et vous continuez avec moi un ton qui ne me convient point. Je vous l'ai déja dit: ainsi faites en sorte que ce soit aujourd'hui la dernière fois.

RIGAULT, à part.

Orgueilleux !

BOUTET, bas à Rigault.

Tu vois bien, mon idée...

RIGAULT, avec humeur.

Le diable t'étrangle.

BOUTET.

Merci...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOLO.

LOLO, entrant.

AIR : Rapataplan, plan plan.

Rapataplan, plan, plan, plan, plan,
Pan, pan, rapata, pataplan,
J'ai beau ne pas être bien grand,
Je suis l' premier du régiment.

N' faut pas qu' sur ma peau d'âne
On fasse des propos,
Car je rag' comme un crâne,
Et j'en aval'rais d' gros.
Jamais rien n' m'étonne,
J' vois toujours tout en beau;
Et quand l' canon tonne,
J' n'ai pas peur pour ma peau.

Rapataplan, etc.

(A Maurice.) Lieutenant, une lettre pour vous...

BOUTET.

Te v'là, toi, petit Lolo !...

LOLO.

Soi-même, caporal. Sergent... (Il fait le salut militaire.) Dites donc, les autres, n'y a rien à boire ici? J' suis venu si vite! C'est que de Vienne à Schœnbrunn la trotte est bonne, toujours courant.

GIBLOU, pendant qu'il boit.

Et t'es venu à pied?

LOLO.

Malin ! t'aurais pris un fiacre, toi !...

LES SOLDATS, riant.

Ah ! ah ! ah !

MAURICE, après avoir lu la lettre que lui a remise Lolo.

Sergent, je suis mandé près du colonel pour affaire de service. En mon absence, veillez soigneusement à ce que la plus sévère discipline soit observée dans ce poste. Je serai bientôt de retour.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, excepté MAURICE.

RIGAULT.

Humiliation !... avec quelle sécheresse il m'a donné ses ordres ! et quelle arrogance en me

Digitized by Google

reprochant le ton qu'il dit que je prends avec lui !... Est-ce qu'on étudie ses manières pour flatter ou gronder un enfant qu'on aime !... et je l'aime, l'ingrat qu'il est, et il a beau maintenant avoir une épaulette d'or, il n'est toujours pour moi que le bambin que j'ai porté, fait jouer, fait sauter sur mes genoux !... car, je n'ai pas, comme lui, perdu la mémoire, moi !..

BOUTET.

Ah ! c'est un tort ; et, quoique ça te fâche, je te le répéterai. Je lui laisserais faire son *esbroufe*, et je n'y prendrais seulement pas garde. Car, après tout, que t'importe qu'il ait bon cœur ou non, tu ne lui demandes rien ; et ce que t'as fait, c'était moins pour lui que pour la pauvre vieille que nous regrettons tous, nous autres, anciens !

RIGAULT, essuyant une larme.

Oh ! oui. Brave femme !... comme elle souffrirait, si elle voyait ce que je vois !

(Avec émotion.)

AIR du Petit Chapeau.

Ell' m'avait dit : « Sergent,
« Si j' meurs, je vous en prie,
« Au nom d' la Vierg' Marie,
« Prenez soin d' cet enfant... »
Que son am' soit en paix,
Qu' la terr' lui soit légère,
J'ai rempli ses projets,
J'ai fait s'lon sa prière...
Peut-être un jour viendra
Où dans l' ciel ça m' compt'ra ;
Mais en attendant ça,
(Mettant la main sur son cœur.)
Ma récompense est là !...

BOUTET.

D'ailleurs, ta tâche est remplie : le gamin est élevé, n'est-ce pas ?... il est lancé, il peut se suffire à soi-même... eh bien ! bon voyage : v'là mon idée.

RIGAULT.

Et tu as raison, mille-z-yeux ! je ne m'en occuperai plus... je ne l'écouterai plus... je ne lui parlerai plus... ma présence l'offusque, eh bien ! je lui rendrai un dernier service, je l'en débarrasserai ; (avec émotion.) et quand je serai loin d'ici, je l'oublierai si je peux... peut-être !

LOLO, vivement.

Loin d'ici ?...

BOUTET.

Oh ! ça, c'est une autre affaire, tu n'es pas encore parti ; mais, comme tu disais tout-à-l'heure, maintenant jasons d'autre chose. (A Lolo.) Voyons, tapin, puisque t'arrives de Vienne, quelles nouvelles à l'état-major ?

LOLO.

Oh ! des fameuses, allez ! on dit que les *alluettes* vont nous tomber du ciel toutes rôties.

GIBLOU.

Vrai ?... alors il fera bon à se mettre sous les gouttières.

LOLO.

Je crois bien, avec ça qu'il pleut des comtes et des cordons rouges.

GIBLOU.

Y en aura-t-il pour nous ?

LOLO.

Dam, sans doute, si l'on vous prend pour des *z'héros*.

BOUTET.

Dis donc, cadet, est-ce qu'avec ton dialogue tu aurais la prétention de faire la queue aux malins ?

LOLO.

Moi, par exemple !... Oh ! à propos de queue, c'est demain qu'il faudra *astiquer* les nôtres, et nous faire une tenue soignée !

RIGAULT.

Sous quel prétexte ?

LOLO.

Parbleu ! parceque l'Empereur nous passe en revue, et qu'il y aura grandes manœuvres, exercice à feu... tout le tremblement, quoi !... enfin une malice pour montrer aux pékins de l'endroit de quelle manière nous entendons l'article.

PLUSIEURS SOLDATS.

T'en es sûr ?

LOLO.

A preuve que c'est pour ça que M. Maurice vient d'être demandé chez le colonel, et qu'on distribue en ce moment des cartouches à tous les régiments de la garde.

HUBERT.

En ce cas, voilà de l'occupation pour le favori du lieutenant.

RIGAULT, avec une colère moqueuse.

Ah ! oui, le signor Antonio !.. Un Espagnol dans nos rangs, mille-z-yeux !

BOUTET, bas à Hubert.

Le bon Dieu te bénisse, toi, de venir parler de c't' oiseau-là devant lui ! Tu vois l'effet ! v'là tout de suite le baromètre à l'orage... (Apercevant Maria.) Allons, bien ! il ne nous manquait plus que sa visite, à c't' heure !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, KRAMM ; MARIA, avec un sac de cartouches sur le dos.

KRAMM, poussant Maria.

Avancez tonc, cheune homme... on tirait que vous poufez pas marchir.

MARIA.

Je voudrais bien vous voir, monsieur Kramm, avec cette charge sur le dos !

KRAMM.

Pah ! pah ! tes cartouches sans palles, ça être pas lourd ti tout.

GIBLOU, contrefaisant Kramm.

Ça être pas lourd ti tout !... et le pauvre

Digitized by Google

garçon est chargé comme un mulet de son pays.

RIGAULT, à part.

C'est grand dommage!

MARIA.

Heureusement c'est ici ma dernière station... (Sortant les cartouches du sac.) Monsieur le sergent, voilà pour le poste.

RIGAULT, brusquement.

C'est bien... Boutet, charge-toi de faire la distribution aux hommes... (A part, en montrant Maria.) Oser me parler... me... Ah! sortons, car dans l'humeur que me cause seulement sa vue, je ne répondrais pas de pouvoir retenir ma langue.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté RIGAULT.

KRAMM, pendant que Boutet distribue les cartouches.

Qu'est-ce qu'il afre tonc, l'ami Ricault? li être qai comme in porte de prisson ou in turc qu'on empale!

MARIA.

Moi, je ne m'en étonne pas, c'est toujours avec cet air-là qu'il me reçoit.

LOLO.

Et vous ne devinez pas pour quel motif?.. Eh bien! c'est que, voyez-vous, mon camarade, pour plaire à des *loustics* comme le sergent Rigault, ou le caporal Boutet, ou d'autres du même calibre, il faut être propriétaire d'une dégaine autrement ficelée que la vôtre. Vous avez l'air martial comme une fille qui sort du couvent; dégourdissez-vous, que diable! Et pour ça, vous n'avez seulement qu'à apprendre cinq choses : danser, tirer le fleuret, boire, fumer et faire l'exercice.

BOUTET.

Il a raison; sans ça l'éducation du troupier est totalement incomplète : v'là mon idée.

KRAMM.

Oh! pour l'exercice et le poire, moi, je m'en charche.

LOLO, gaîment.

Vous, père Kramm?... pour boire, je ne dis pas, mais pour l'exercice... ce serait donc celui de la broche ou de la cuiller-à-pot, puisque vous ne faites plus que le service de la cuisine!...

TOUS LES SOLDATS, riant.

Ah! ah! ah! ah!

GIBLOU, par-dessus les autres.

Enfoncé, le père Kramm!

KRAMM, en colère.

Hein?... qui a dit : « Enfoncé la père Kramm?... »

LANDRY.

Laissez donc, l'ancien! vous ne voyez pas que c'est histoire de rire?

KRAMM.

Ah! mais, c'est que...

AIR de l'Écu de six francs.

Che mérite pas te reproche,
Rire ainsi, c'est in filain cheu;
Il est frai, che tourne le broche,
Mais mieux qu' fous j' suis brafe, morbleu!
Car plus que fous j'ai fu le feu.

GIBLOU, sans se montrer.

Oui... de la marmite.

LOLO, aux soldats qui se sont remis à rire.

Amis, n'enflammez pas l'étoupe,
C'est assez le faire enrager,
Il s'rait capable, pour s' venger,
D' mettre de l'eau dans notre soupe.

TOUS, riant.

Ah! ah! ah! fameux! fameux!

LOLO.

Et maintenant, pour nous amuser un brin, c'est moi qui me charge d'instruire le néophyte...

GIBLOU.

Comment est-ce qu'il l'appelle? le né...

BOUTET.

Ophyte, benêt!... tu vois bien qu'il lui parle espagnol!

LOLO, prenant un fusil.

AIR : Voilà (*ter.*) le refrain du bivac.

Pour commencer, gentil novice,
La premièr' leçon d'exercice,
Empoign'-moi ça...
(Il lui donne le fusil.)
Surtout, attention à l'œuvre;
Fixe et calme dans la manœuvre,
N' bougeons pas d' là...
Près du pied droit tu pos' d'abord ton arme...

MARIA, jetant l'arme loin d'elle.

Je ne veux pas...

LOLO.

J' crois qu'il s' gendarme.

ENSEMBLE.

TOUS.

Apprends, malin, apprends qu' dans notre état
Faut savoir obéir pour être bon soldat. } *bis.*
Apprends, malin, apprends qu' dans notre état
Faut obéir pour être bon soldat.

MARIA.

Lorsqu'à mon tour je serai dans l'état,
Assez tôt j'apprendrai ce que sait un soldat. } *bis.*
Lorsqu'à mon tour je serai dans l'état,
Il sera temps de me faire soldat.

(Hilarité générale.)

LOLO, arrachant une pipe que tient Boutet, et continuant.

Même air.

Maintenant, passons à la pipe;
Oh! pour ça, t'as beau fair' la lippe,
Vois-tu, farceur,
Tu fumeras...
(Il veut l'obliger à fumer.)

Digitized by Google

MARIA, se débattant.

Oh! quel supplice!...
Mais dites-lui donc qu'il finisse;
Dieu! quelle odeur!...
Protégez-moi, sauvez-moi d' sa rudesse,
Ayez pitié de ma faiblesse!

ENSEMBLE.

TOUS.

Non, non, parbleu! nous fumons par état,
Vous d'vez fumer aussi, puisqu' vous êtes soldat. } *bis.*
Non, non, parbleu! nous fumons par état,
Vous fumerez, puisqu' vous êtes soldat.

MARIA.

J' croyais trouver des brav's dans votre état,
Mais j' vois qu'il est des lâch's mêm' sous l'habit [d' soldat. } *bis.*
J' croyais trouver des brav's dans votre état,
Mais j' vois des lâch's sous l'habit de soldat.

PLUSIEURS SOLDATS.

Insolent!

GIBLOU.

A-t-il un mauvais caractère!... comment! on rit avec vous, et tu...

LES MÊMES SOLDATS.

Il mériterait que pour lui apprendre...

(Ils font un mouvement vers Maria, qui se sauve au fond. A ce moment, paraît Maurice.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, MAURICE.

MAURICE, entrant, et avec sévérité.

Qu'est-ce donc? et que se passe-t-il ici?

TOUS, à part.

Aïe! aïe! le lieutenant!

MARIA, encore effrayée.

Ah! monsieur Maurice, si vous saviez...

MAURICE.

Je devine tout. (A Boutet.) Où est le sergent Rigault?

BOUTET, balbutiant.

Mais, lieutenant... il était là tout-à-l'heure... et...

MAURICE, l'interrompant.

Et... c'est sans doute son absence qui a autorisé ce désordre... Tourmenter, insulter un enfant, la belle prouesse! Ce n'est pas la première fois qu'il est l'objet de vos cruelles railleries; mais, morbleu, ne recommencez pas, car je l'ai pris sous ma protection, et lui faire une insulte ce serait, je vous en préviens, comme si on me la faisait à moi-même.

BOUTET.

Ça suffit, lieutenant, dès que c'est là le mot d'ordre... (A part.) C'est égal, c' t'amitié-là est drôle, tout de même... V'là mon idée.

MAURICE, s'adressant à tous.

Vous pouvez quitter le poste pour quelques instants, mais sans vous éloigner, entendez-vous.

LOLO, bas à quelques-uns.

Nous sommes enfoncés, les anciens.

KRAMM, même jeu.

Ya, ya... maufais fricaut que nous afons fait là...

CHOEUR, à voix basse.

AIR: Fragment d'un chœur du Serment (opéra).

Sans rien dir', filons;
Mais patience,
D' la prudence!
Nous le r'pincerons,
Et plus tard nous nous vengerons.

(Tous sortent en reprenant le chœur.)

SCÈNE IX.

MARIA, MAURICE.

MAURICE, avec un empressement inquiet, et aussitôt qu'il s'est assuré qu'ils sont seuls.

Chère Maria!

AIR: Sois fidèle à ta compagne.

Las! à quel cruel danger
Vous expose ma tendresse!...

MARIA.

Sur moi vous veillez sans cesse.

MAURICE.

Puis-je assez vous protéger!
Tant de force, de constance
Méritaient plus de bonheur!...

MARIA.

N'ai-je donc pas l'assurance
De posséder votre cœur?...

ENSEMBLE.

MARIA.

Ah! reprenez confiance,
Doutez moins, à votre tour;
Ma force, c'est l'espérance;
Mon bonheur, c'est notre amour.

MAURICE.

Ah! je reprends confiance,
Car je l'éprouve à mon tour,
La force, c'est l'espérance;
Le bonheur, c'est votre amour.

MAURICE.

Oh! oui! chère Maria! espérons que bientôt nous pourrons avouer à tous le sentiment si pur qui unit nos deux ames!.... alors... avec quelle joie je mettrai mes soins à vous faire oublier tout ce qu'il vous aura fallu endurer pour moi de fatigue, d'humiliation et de contrainte!

MARIA.

Mon ami, je souffre sans me plaindre, confiante que je suis en la bonté du ciel, et surtout en vos saintes promesses.

MAURICE.

Oh! je les remplirai!... plusieurs promotions doivent incessamment avoir lieu... que je sois capitaine, et l'enfant de giberne sans famille,

Digitized by Google

sans amis, seulement alors se croira digne d'unir sa destinée à celle de la noble fille du comte de Bénaviès.

MARIA.

Eh! n'étiez-vous pas déja digne de moi, lorsque dans Madrid vous sauviez les jours de mon père, que vos soldats allaient massacrer parce-qu'un coup de feu parti de notre hôtel avait blessé l'un d'eux.

AIR : Soldat français, né d'obscurs laboureurs.

Vous aviez fait, en ce fatal moment,
Ce qu'un ami, ce qu'un fils pouvait faire,
Et je crus doux, pour un tel dévoûment,
De vous aimer comme l'on aime un frère;
Mais j'ai compris, à dater de ce jour,
En me livrant à ma reconnaissance,
Que, dans un cœur naïf et sans détour,
De ce sentiment à l'amour
Il est bien peu de différence!

MAURICE.

Hélas! le cruel événement que vous rappelez à mon souvenir est pourtant celui qui décida du sort de ma vie entière... car, lorsque je vous aperçus, ce cœur qui n'avait encore palpité que de joie, à la vue de l'aigle de mon régiment... ce cœur comprit qu'il y avait au monde de plus douces espérances que celles qui bercent au bivouac les rêves d'un soldat.... mais ne possédant que mon épée, je ne pouvais aspirer à votre main; et pour l'obtenir, je sentis qu'à défaut d'un nom qui satisfît l'orgueil d'un hidalgo, je devais acquérir par moi-même une position supérieure qui fît oublier mon origine. Oh! avec quelle ivresse je reçus cette épaulette qui m'élevait d'un grade, depuis que je vous avais quittée!... Je me ferai tuer, ou je serai capitaine, me suis-je dit vingt fois, en volant à chaque nouveau combat... et il semblait que l'espoir de vous mériter doublait mon courage et préservait mes jours!... enfin, une circonstance affreuse devait nous réunir... une condamnation à mort fut la récompense du dévouement de votre père à la cause de Ferdinand IV, et vous restâtes orpheline!

MARIA, avec émotion.

Alors n'ayant d'autre ressource, d'autre appui que vous sur la terre, je quittai ma patrie et je vins vous rejoindre en ces lieux, bien certaine que Maurice me recevrait, et que je pouvais me fier à son honneur.

MAURICE.

Oh! oui, car je te respecte autant que je t'aime!... Mais quelqu'un du poste peut rentrer, et nous avons besoin de prudence; séparons-nous, et à bientôt, chère Maria.

MARIA, lui donnant sa main qu'il serre avec expression.

A bientôt, mon ami...

(Elle sort et se rencontre avec Rigault qui arrive et lui jette un regard de dédain.)

SCÈNE X.

MAURICE, RIGAULT.

MAURICE, sévèrement.

Ah! vous voilà, monsieur! Pourquoi, malgré mes ordres, avoir quitté le poste que je vous avais confié?

RIGAULT.

Ah! vous tenez à ce que je vous le dise? Eh bien! soit...

AIR : Dans ce castel, dame de haut lignage.

Si j'fuss' resté là, dans le corps-de-garde,
P't'-étr' qu'en voyant la figur' qui s'en va
J'aurais bien pu débiter par mégarde
Quéqu' vérités... j' voulais éviter ça.
Pour en dir' plus l'instant n'est pas propice,
D' sortir j'eus tort, mais j'dois vous en prév'nir,
Si vous pouvez me r'prendr' sur le service,
Vous n'pouvez pas m'empêcher d' vous servir.

MAURICE.

Expliquez-vous plus clairement, si vous voulez que je vous comprenne. Je sais qu'Antonio ne vous compte pas au nombre de ses amis; mais, quel que soit le motif de la haine que vous lui portez, elle ne devrait pas vous faire oublier vos devoirs. Votre absence...

RIGAULT, plus bas.

Vous a été utile, lieutenant; car, pendant l'entretien que vous venez d'avoir avec... cet Antonio, moi j'amusais les camarades en dehors, afin qu'ils ne vinssent pas par curiosité troubler votre tête-à-tête; et, s'il m'était permis de vous donner encore un conseil...

MAURICE, avec ironie.

Oh! c'est une leçon que vous voulez dire... mais vous vous êtes donné si souvent cette permission-là...

RIGAULT, se contenant.

Conseil, leçon, vous le prendrez comme il vous plaira; nous n'avons pas plus envie de rire l'un que l'autre, ainsi ne jouons pas sur les mots. Ce que je veux vous dire, avec ma bonne grosse franchise, que vous traitez de rudesse, c'est qu'il y a dans votre conduite une légèreté, une inconséquence qui peuvent d'un instant à l'autre vous porter le plus grand préjudice, si l'on vient à découvrir... que cet Espagnol auquel vous prenez un si vif intérêt...

MAURICE.

Mêlez-vous donc...

RIGAULT, continuant avec précaution.

Est une jeune fille.

MAURICE, troublé.

Une jeune fille?...

RIGAULT, plus bas.

Qui s'appelle Maria, et dont le père est un grand seigneur auquel vous sauvâtes la vie, ce qui ne l'a pas empêché d'être fusillé, parce-qu'en fait d'affaires de partis, aujourd'hui on

Digitized by Google

est un héros et demain on est un gueux; c'est selon comme la chance tourne.

MAURICE, à part.

Il sait tout.

RIGAULT.

Vous voyez que je suis au fait du roman... Mais ce que j'ai découvert, d'autres peuvent le découvrir aussi, et si cela venait aux oreilles des chefs, vous, si sévère pour vos subordonnés...

MAURICE, vivement.

Ah! je vous devine... Eh bien! allez me dénoncer, allez leur apprendre que le lieutenant Maurice, au mépris des réglements militaires...

RIGAULT, de même et avec crainte.

Plus bas, mille-z-yeux!

MAURICE, continuant.

...A introduit dans son régiment, et sous des habits d'homme, une jeune Espagnole dont il est éperduement amoureux; et quand on aura puni le coupable, quand votre vengeance sera satisfaite...

(A ce moment, mais sans interrompre en rien le mouvement de cette scène, les personnages ci-après désignés paraissent, et s'arrêtent muets de surprise au fond du théâtre.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, BOUTET, KRAMM, LOLO, GIBLOU, LANDRY, HUBERT, SUZANNE, SOLDATS DU POSTE.

RIGAULT, interrompant vivement Maurice.

Ah! assez, assez, monsieur Maurice... vous ne pensez pas ce que vous dites là... ces infâmes paroles sont celles de la colère, n'est-ce pas?... votre cœur les dément; vous ne me faites pas l'injure de me croire capable d'une pareille lâcheté...

BOUTET, à part et vivement.

Diable de Rigault, va!... la bombe était pleine, et la v'là qui éclate!

RIGAULT, s'échauffant de plus en plus.

Oh! mais répondez donc... répondez-donc, mille-z-yeux! Ne voyez-vous pas que la patience m'échappe, et que moi aussi je suis maintenant en colère?...

AIR: Aux braves hussards du troisième.

Rétractez-vous, il en est temps... peut-être
Je m'oublirais, et l'tort en s'rait à vous,
A l'instant même hâtez-vous de r'connaître
Que vous avez provoqué mon courroux,
Et toute qu'relle est éteinte entre nous.
Mais il me faut réparation pleine,
Car, sachez l'bien, l'honneur est un trésor:
On ne l'amasse qu'avec peine,
On n's'en sépare qu'à la mort.

MAURICE, faisant de visibles efforts pour se contenir.

Ah! rompons là, monsieur Rigault. Je n'ai pas voulu attaquer votre honneur; mais si je consens à oublier moi-même ce qu'il y a d'offensant dans votre susceptibilité, souvenez-vous que, libre de mes actions, je n'en dois compte à personne, et que, pour épouser cette femme, si tel est mon vouloir, je n'ai pas besoin de votre autorisation.

KRAMM, bas à Boutet.

Diape! diape! ça prend maufaise tournure.

RIGAULT, très vivement.

L'épouser?... une compatriote des assassins de Madeleine!... (avec plus de sentiment.) de celle qui a soigné votre enfance...

MAURICE, avec emportement.

Je l'épouserai, vous dis-je.

RIGAULT, même jeu.

Oh! il faudrait que vous fussiez bien...

BOUTET, effrayé et s'approchant très vivement.

Rigault, retiens-toi... saprelotte! Qu'est-ce que t'as donc?...

RIGAULT, toujours en colère.

Ce que j'ai?.... ce que j'ai, mille-z-yeux!.... j'ai... (s'attendrissant peu à peu.) j'ai... que je souffre... que je rougis de l'amitié que je portais à un ingrat... Ah! le ciel a bien fait de ne lui donner ni père ni mère, car il n'aurait pas eu de cœur pour les aimer.

MAURICE, avec une colère concentrée.

Sergent, taisez-vous...

SUZANNE, bas à Rigault.

Obéissez, mon ancien.

BOUTET, à part.

Il est devenu fou: v'là mon idée.

RIGAULT, hors de lui et les repoussant.

Me taire!... me taire, quand son ingratitude a réveillé mes plus anciens souvenirs!... (Rassemblant les soldats autour de lui, pendant que Maurice remonte la scène et témoigne la plus vive impatience.) Vous savez tous qu'il fut élevé par la pauvre Madeleine?... savez-vous tous comment elle est morte, Madeleine? c'est pendant la guerre d'Espagne... elle était restée à Burgos avec une partie des équipages de l'armée; le convoi qu'elle suivit, deux jours après, pour venir nous rejoindre à Madrid, et qui n'était escorté que par quelques *clampins* de gendarmes, fut attaqué à une lieue d'Aranjuès, (s'attendrissant.) et la malheureuse vivandière et tous les Français malades ou blessés qui l'entouraient furent égorgés, massacrés sans défense, par ces soldats, ou plutôt ces lâches qui se cachent dans les buissons, ou en embuscade derrière les rochers comme des voleurs de grands chemins.

SUZANNE.

Ah! c'est que c'est vrai, ça!

RIGAULT, désignant Maurice.

Eh bien! la première fois que son cœur a battu d'amour, c'est en Espagne et pour une Espagnole... il n'a pas vu que le sang de sa mère adoptive et de ses compatriotes avait peut-être rejailli sur les mains de sa maîtresse! et maintenant...

Digitized by Google

MAURICE, avec impétuosité.

Pour la dernière fois, sergent, je vous ordonne de vous taire!

RIGAULT, de même.

Vous m'ordonnez! et de quel droit? ceci ne tient pas au service.

MAURICE, même jeu.

Mon droit!... je vais vous le faire connaître... demain, à la descente de la garde, vous vous rendrez pour huit jours à la salle de police.

RIGAULT, pâle de colère.

A la salle de police!... moi à qui la plus légère punition n'a jamais été infligée!... (Hors de lui.) Mille-z-yeux! Rigault envoyé à la salle de police! et par vous, blanc-bec!

MAURICE, tirant son sabre par un mouvement subit.

Insolent!

RIGAULT, exaspéré.

Misérable!

(Il lui arrache son arme, la brise et la lui jette à ses pieds, au moment où, après le cri d'alerte de la sentinelle placée au dehors, et pendant la précipitation des hommes du poste pour le recevoir, un officier-général paraît à la porte du corps-de-garde et devient témoin de cette scène.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, L'OFFICIER-GÉNÉRAL.

L'OFFICIER, à Maurice.

Lieutenant, faites désarmer cet homme.... et qu'il soit conduit au cachot.

TOUS.

Grace, mon officier... grace!

L'OFFICIER, désignant Kramm et Boutet.

Obéissez... vous répondez de lui.

RIGAULT, avec fermeté, en remettant son sabre.

Faites votre devoir, mes amis...

CHOEUR GÉNÉRAL.

AIR : Amour sacré de la patrie.

BOUTET, KRAMM, LOLO.

Cruel destin! devoir sévère!
Arrêter un si bon enfant!...
C'est notre ami, c'est notre frère,
Évitez-lui le châtiment. (*ter.*) } *bis.*

L'OFFICIER.

La discipline militaire
Doit l'emporter en ce moment!
Ne cherchez pas à l'y soustraire,
Il mérite son châtiment.

MAURICE.

Cruel destin! devoir sévère!
Mourir pour l'oubli d'un moment!
Oh! je le sauverai, j'espère,
De la honte du châtiment.

RIGAULT.

La discipline militaire,
Je l'sais, exigera mon sang;
Je ne f'rai rien pour m'y soustraire,
J'ai mérité mon châtiment.

GIBLOU.

Joli' lois que cell's de la guerre,
Pauvre Rigault, pauvre sergent!
J' t'ai payé ton dernier p'tit-verre
Et m'v'là ton héritier maintenant.

SUZANNE, LANDRY, HUBERT, SOLDATS.

Cruel destin! devoir sévère!
Pauvre Rigault, pauvre sergent!
Rien ne pourra-t-il le soustraire
A la honte du châtiment!

(Kramm et Boutet emmènent Rigault que ses camarades entourent; Maurice paraît vivement ému. Douleur générale. — Tableau.)

ACTE SECOND.

Une salle du palais de Schœnbrunn, disposée pour un conseil de guerre. A droite du spectateur, la porte d'entrée; de l'autre côté, en face, celle de la pièce destinée aux témoins. Plus haut, une fenêtre et l'ouverture d'une grande galerie. Au fond, table recouverte d'un tapis, fauteuils, etc.

SCÈNE I.

GIBLOU, LANDRY et QUELQUES SOLDATS, entrant par la porte à droite, à laquelle est placé un factionnaire.

GIBLOU.

En v'là de l'ouvrage! venir témoigner contre ce brave sergent, moi, Giblou!

LANDRY.

Qu'est-ce qui te force d'être contre... imbécile?

GIBLOU.

Tiens! au fait... je puis tout aussi bien être pour... Ah çà! cependant, si on me demande... et qu'il faille dire...

LANDRY.

On arrange ça... adroitement.... on dit.... ce qu'on veut... on n'a entendu que ce qui peut être utile au pauvre diable... et pour tout ce qui serait capable de lui nuire... eh bien! ni vu ni connu...

GIBLOU.

Bon! bon!... comme dit le proverbe, n'est-ce pas? ah! ben, alors, soyez tranquille, j'en ferai un fameux, de témoignage.

TOUS.

Et moi aussi.

Digitized by Google

SCÈNE II.

LES MÊMES, SUZANNE, LA SENTINELLE.

LA SENTINELLE, à Suzanne, qui se présente à la porte d'entrée.

On ne passe pas!

SUZANNE.

De quoi! on ne passe pas?... en v'là encore un qu'est bon! (Elle le pousse et entre.) Suzanne-Victoire Rouget passe partout... entends-tu, Lustucru?... d'ailleurs, j'ai besoin ici, puisque je suis témoin. (S'adressant à Landry et aux autres.) Dites donc... ça tourne-t-il comme nous voulons?

LANDRY, tristement.

Dam, tu vois, ça tourne que le conseil n'est pas encore réuni, mais que tout est déja prêt.

HUBERT, soupirant.

Oui, oui, ça ne traîne pas avec la justice militaire!

GIBLOU.

Je crois bien que ça ne traîne pas!

AIR du Verre.

Ça va d'un train qu' c'est effrayant!
Arrêté depuis moins d'une heure,
Si l'on condamnait maintenant,
P't'-êtr' on l'fusill'rait tout-à-l'heure.
Dans le civil, c'est différent,
On y met l'temps, à la bonne heure...
Vous attendez quéqu' fois un an
Le jour de votre dernière heure.

SUZANNE.

Bah! bah! le conseil sera pour lui; on sait comme il est aimé dans le régiment, et on y regardera à deux fois avant de le condamner.

LANDRY.

Je l'espère bien, mille bombes!

SUZANNE.

Et dire que c'est à propos des Espagnols que tout ça est venu!... oh! les gredins! je les z'haïs t'y!... tenez, j'en verrais un se noyer, que je ne lui donnerais seulement pas... un verre d'eau.

GIBLOU.

Un verre d'eau! je lui en donnerais plutôt deux... s'il se noyait.

SUZANNE.

Eh ben! voyons, je ne vends donc rien aujourd'hui!... est-ce que vous avez des obstructions de gousset?... parbleu! je vous ferai crédit... je vous l'ai jamais refusé, nom d'un petit bonhomme!...

PLUSIEURS SOLDATS.

Ah! ça, c'est vrai.

SUZANNE.

Ah! ben alors, allez donc, cornichons!... qu'est-ce qu'est le preux?

AIR: Courez de c'pas, pressez l'repas (de la révolte des Coucous.)

A qui verser,
Pour commencer,
Qui veut la goutte?
Pour c'que ça coûte
N'faut pas vous en passer.

Vous savez qu'elle est bonne,
Que c'est du vrai cognac,
Et qu'par d'sus l'marché j'donne
La prise de tabac...
(A Hubert.)
N'vous r'fusez pas, mon bra[illegible],
Un p'tit moment d'plaisir;
J'vas descendre à la cave,
Parlez, fait' vous servir...

ENSEMBLE.

SUZANNE.

A qui verser, etc.

TOUS.

Faut s'en r'passer,
Faut r'commencer,
Buvons la goutte;
Pour c'que ça coûte
N'faut pas nous en passer.

LANDRY, se décidant à boire.

Eh bien! oui, verse-moi, mais c'est pour boire à la santé de Rigault, entendez-vous, vous autres!

TOUS, se faisant verser encore.

A son acquittement!

GIBLOU, buvant aussi.

C'est ça, et pour faire voir que nous y comptons, plus de tristesse, de la joie au contraire!...

LANDRY.

Et vous, la chaste Suzanne, en avant la chanson, saprelotte!...

SUZANNE.

Eh ben! c'est dit, en avant la chanson...

AIR: Vivandière du régiment.

Connue autr' fois des bons vivants
Du premier de la garde,
Il paraît qu'ma mèr', dans son temps,
Était un' fièr' gaillarde!
C'est pour lui ressembler un brin
Tin, tin, tin, tin, tin, tin, r'lin tin tin,
Que j'ai choisi ce gai refrain:
Soldats, voilà Catin!

J'suis v'nue au monde dans vos rangs,
J'vous aim' comme des frères,
On dit qu'vous êt' tous mes amants,
Je n'm'en inquiète guères.
Je ris, j'plaisant', j'ai l'air mutin,
Tin, tin, etc.
On peut êtr' sage, et rire un brin;
Soldats, voilà Catin!

Lors de la pris' de Vittoria,
Sous l'feu j'portais à boire,
Ce qui m'valut de Masséna
Le beau surnom d'Victoire!
Ce jour-là, j'pris part au butin,
Tin, tin, etc.
Mon nom fut mis sur le bul'tin
Soldats, voilà Catin!

Digitized by Google

TOUS.

Bravo! bravo!... *bis! bis!...*

LANDRY.

Non, assez... v'là le caporal Boutet qui revient; nous allons peut-être savoir quelque chose.

SCÈNE III.

LES MÊMES; BOUTET, KRAMM, que l'on entoure.

LANDRY.

Eh bien! Boutet, tu viens de faire là une vilaine corvée... il est donc au cachot?

BOUTET.

Dam, puisque c'était l'ordre.

LANDRY.

Oui, je sais bien qu'il fallait obéir; mais c'est tout de même dur, n'est-ce pas?... un ami... qui peut-être a mangé ce matin sa dernière gamelle!...

KRAMM.

La serchent?... je t'en fiche! il en manchera p't-être plis que nous, tes gamelles!

LANDRY, vivement.

Que dis-tu... est-ce qu'il aurait espoir...

KRAMM.

Ya! ya! peaucoup fort...

BOUTET, très vivement.

Kramm, tu vas te taire, ou, saprelotte!...

LANDRY.

Oh! je m'en doutais à votre air; il y a quelque chose que vous nous cachez; voyons, Kramm, parle, parle, mon vieux...

KRAMM, hésitant et regardant Boutet.

Moi... moi che pas savoir...n'est-ce pas, Poutet?

BOUTET.

Bavard, va!... il promet de se taire, et puis le v'là qui jabotte comme une femme!

SUZANNE.

Merci, caporal.

BOUTET, brusquement.

Ah! je ne dis pas ça pour vous; vous êtes une brave fille, vous, Suzanne, et si je vous avais dit: Sauvons Rigault, bien sûr...

TOUS, vivement surpris.

Le sauver!

KRAMM, avec explosion.

Ah! ah! ah!... pafard! tu vois bien que c'être pas moi, à c't' heure?

BOUTET.

Eh bien! c'est ta faute, il ne fallait pas commencer.

TOUS.

Oh! achevez, achevez vite.

BOUTET.

Après tout, ils ne pouvaient pas manquer de l'apprendre.

TOUS.

Mais parlez donc.

BOUTET, en confidence.

Eh ben!... au lieu d'être dedans...

KRAMM, de même.

Il être dehors.

TOUS, bas et avec joie.

Serait-il vrai!

BOUTET, continuant.

Écoute-moi, Rigault, que je lui ai insinué tantôt; Maurice t'a dit des choses, tu y en as répondu, t'avais raison; mais t'as eu tort; v'là mon idée... or il ne faut pas que tu t'illusionnes, si tu parais devant le conseil, que c'est tous des durs à cuire, t'auras le bec cassé, et peut-être bien la tête aussi... partant de là, si j'ai un conseil à te donner, c'est de rompre par la droite pour marcher vers la gauche: personne ne sait rien encore, t'as le temps de te pousser de l'air, romps les rangs, donne-nous une poignée de main, et bon voyage.

LANDRY.

Et il a accepté?

KRAMM.

Eh! mon foi, il afre encore fait des façons.

BOUTET.

Enfin il est parti, et bientôt nous l'avons perdu de vue.

TOUS.

Bien! bien, çà! c'est un beau trait que vous venez de faire.

LANDRY.

Sans doute c'est un beau trait... mais qu'est-ce qu'ils vont dire tout-à-l'heure, quand on s'apercevra...

KRAMM.

Ah! foilà l'embarras!

BOUTET.

Diable! diable! c'est vrai... je n'avais pas pensé à ça, moi... ah! bah! tant pire, ce qu'est fait est fait; si on m'interroge, ma foi! je répondrai...

AIR du vaudeville de la Loge du portier.

Puisqu' vous vouliez l' mettre en prison,
I' n' fallait pas m' charger de l'y conduire:
Moi, son ami, ça voulait m'dire:
S'il t'en prend la démangeaison,
Tu peux l' sauver... j' n'ai pas dit non.
Maint'nant je n' demande pas d' grace,
S'il le faut j' viens prendre sa place...

RIGAULT, paraissant.

Non, mille-z-yeux! tu n' diras pas ça...
C' n'est pas toi qu'on jug'ra,
Ça s'ra moi, car maint'nant me voilà.

ENSEMBLE.

TOUS.

Le voilà! (9 *fois.*)

RIGAULT, parlant le dernier.

Me voilà.

REPRISE.

TOUS.

Le voilà! (6 *fois,*)

RIGAULT, même jeu.

Me voilà.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES; RIGAULT, précédemment entré.

BOUTET, vivement.

Toi ici?... saprelotte! qu'y viens-tu faire?

RIGAULT.

Mon devoir; car si j'ai accepté votre offre, ce n'est ni par peur de subir la condamnation qui m'attend, ni pour déserter comme un lâche... je voulais m'exécuter moi-même, et afin d'éviter aux camarades le chagrin de me fusiller, j'allais me jeter à l'eau... quand le souvenir de ce que vous veniez de faire pour moi m'est revenu à la mémoire : je vous ai vu traduits devant le conseil, accusés, punis de la même peine à laquelle vous aviez voulu me soustraire... oh! alors je me suis dit :

Même air, et plus rapidement.

C' n'est pas ici, qu'inutil'ment
Il faut mourir... empêchons leur supplice :
Courons rach'ter leur sacrifice,
Je ne veux pas d'un dévoûment
Que tous les deux paîraient d' leur sang...
Maintenant on vous fera grace,
Car je viens reprendre ma place;
Et j'dirai quand on m'appell'ra :
Me voilà, me voilà.

TOUS.

Le voila! le voilà! le voilà. } *bis.*

REPRISE.

TOUS.

Le voilà! (*6 fois.*)

RIGAULT, parlant le dernier.

Me voilà.

GIBLOU, à part.

En v'là de la conscience!

KRAMM, de même.

Ah foui! en f'là!... che crois, mon parole, que chaurais pas été capable t'en faire plis!

GIBLOU, à part.

Je crois ben! farceur de charabia, va!

BOUTET, à Rigault.

Eh ben! au fait, saprelotte, t'as eu raison.... non pas que pour ma part j'aurais caponné, au moins!... mais parcequ'après tout, si à c't' heure t'étais noyé, ça serait fini... tandis qu'enfin y a encore de l'espoir.

RIGAULT.

Ah! voyons, ne dis pas de bêtises... maintenant que je suis de sang-froid, je connais ma faute; et je sais ce qui m'arrivera; ainsi...

BOUTET.

Tu sais!.. tu sais!.. nous autres qui sommes appelés comme témoins de la scène, nous sommes bien libres de répondre ce que nous voudrons, peut-être!

SUZANNE.

Bien sûr.... d'abord, moi, je veux qu'on m' *hache* en morceaux si je dis un mot qui puisse vous faire du tort, allez!

TOUS.

Et moi aussi!

GIBLOU.

C'est-à-dire que plutôt de porter préjudice à la chose, j'aimerais mieux que le tambour-major me *passisse* sa canne à travers... de je ne sais quoi...

LANDRY.

Après tout, ne sait-on pas que, dans la Garde, il règne entre les soldats et les officiers une familiarité que l'Empereur lui-même autorise? laissez faire, sergent, les chefs vous estiment, et corbleu!...

BOUTET.

Vl'à mon idée.

HUBERT.

D'ailleurs, le lieutenant Maurice a eu tort aussi; et je le dirai, je le soutiendrai, moi.

RIGAULT, tristement.

Maurice... oh! oui... mais ça ne m'excuse pas; et plus j'ai mérité jusqu'à ce jour qu'on ait d'estime pour moi, plus le conseil sera sévère, forcé qu'il est peut-être aussi de faire un exemple, vu la circonstance que nous sommes en pays étranger. Ne prenez donc pas pour me sauver une peine inutile; ne mentez pas à mes juges, parceque ça serait mal : dites ce qui est, pas plus, mais pas moins; et pour le reste, eh bien! à la grace de Dieu!

BOUTET.

Ta! ta! ta! je dirai ce que je voudrai, entends-tu?

AIR du Château perdu.

En fait d'affair', j'aurais d' la conscience,
Pas d'intérêt que je n' mettrais d'côté :
D'vant la justic', par faiblesse ou vengeance,
Témoigner faux s'rait une indignité.
Pour je n'sais quoi, pour la plus forte somme,
Je ne f'rais pas un' fauss' déclaration;
Mais si j' mentais pour sauver un brave homme,
Je croirais faire une bonne action;
Car le mensong' qui sauve un honnête homme,
Loin d'être un crime, est un' bonne action!

TOUS.

Oui, oui, c'est vrai! bien pensé!

RIGAULT, vivement ému, et leur prenant les mains avec affection.

Mes enfants!... mes bons camarades!... si vous saviez le plaisir que vous me faites en m'aimant tous comme ça!... mais... (les repoussant.) mais allez-vous-en, mille-z-yeux!... vous voyez bien qu'il faut que je mette mes idées en ordre, et que vous me faites perdre mon temps là à m'attendrir.

(Il va s'asseoir.)

BOUTET.

C'est juste... (s'adressant aux autres.) faut qu'il s'occupe de sa défense. (A Rigault.) Nous te laissons...

Digitized by Google

LANDRY, GIBLOU, SUZANNE.

Adieu, sergent...

BOUTET.

Au revoir, vieux... courage!...

RIGAULT, lui serrant la main.

Oh ! sois tranquille, je n'en manquerai pas.

(Boutet, Landry, Giblou, Hubert, Suzanne et les soldats sortent par la porte à gauche du spectateur.)

SCÈNE V.

RIGAULT, seul, après un court silence, et sûr qu'il est bien seul.

Allons, encore quéques instants, et ce sera une affaire bâclée. Ils croient que je veux me défendre... ils ne savent pas que j'ai trop de chagrin pour ça... (Après une pause.) Ce que c'est que de nous, pourtant !

AIR : Monseigneur l'a défendu (de madame Pauline Du Chambge.)

Pour prix d'mes nombreus' cicatrices,
Du temps qu'j'ai fait sous les drapeaux,
J'avais d'mandé qu'meslongs services
M'valuss'nt enfin quéqu'jours de r'pos.
De me r'tirer, j'me f'sais un' fête,
Faut i' qu'juste à la veill' de ça,
J'aille me fair' casser la tête...
(Après une pause.)
Drôle de r'trait' que j'aurai là !
Drôl' de r'trait' que c'te r'trait' là !

SCÈNE VI.

RIGAULT, LOLO.

LOLO, entrant avec mystère.

Père Rigault?

RIGAULT, se tournant.

Hein?...

LOLO, même jeu.

Êtes-vous seul ?... oui... eh ben ! tant mieux. (Lui remettant une lettre.) Prenez, et lisez vite ; car je viens de voir entrer les gros bonnets dans la salle des délibérations, et le lieutenant m'a bien dit...

RIGAULT, très vivement.

Quoi!! cette lettre est de Maurice ?

LOLO.

De sa propre main, je l'ai vu écrire ; et il était d'un ému !... Vrai, il vous aurait fait pitié !

RIGAULT, même jeu.

Il était ému... (Se fouillant avec précipitation.) Oh ! pauvre vue !... (Il essuie une larme.) Tiens, tiens, déchiffre-moi ça, toi...

(Il rend la lettre à Lolo.)

LOLO.

N'y a pas d'indiscrétion?

RIGAULT, avec impatience.

Dépêche-toi donc, gamin.

LOLO, lisant.

« Monsieur Rigault, depuis l'affreuse que-
« relle de ce matin, je n'ai pas cherché à vous
« voir, tant j'ai craint que vous ne soyez en-
« core irrité contre moi... »

RIGAULT, vivement et avec intérêt.

Après... après...

LOLO, plus vite.

« Mais s'il suffit de déplorer ses torts pour « être digne de pardon... (S'interrompant.) Ah ! c'est bien, ça... Eh bien ! je suis content de lui...

RIGAULT, même jeu.

Mais va donc, mille-z-yeux !

LOLO, continuant.

« Pour être digne de pardon, je mérite le « vôtre, car je ne puis vous dire tout ce que je « souffre de vous avoir mis dans la position où « vous êtes. Mais ce n'est pas à vous seul que « je ferai cet aveu ; vos juges m'entendront, « et, quel que soit leur arrêt, rassurez-vous, « j'en assume d'avance toute la responsabilité « sur ma tête. » (S'interrompant.) Crédié ! voilà une lettre !... ah ! c'est *bigrement* bien !

RIGAULT, cherchant à déguiser son impatience.

Et... et au bas de c'te lettre... n'y a plus rien... là, tout au bas...

LOLO, continuant.

« Celui qui vous supplie d'oublier sa faute, « et qui est fier de se dire votre fils adoptif.

« MAURICE. »

RIGAULT, avec explosion de joie.

Il y a ça !... il y a ça, bien vrai, n'est-ce pas ?...

LOLO, lui rendant la lettre.

Dam ! voyez...

RIGAULT, pleurant de joie.

Eh ! je ne le pouvais pas tout-à-l'heure, je le pourrais encore bien moins maintenant !... Pauvre garçon ! il a mis qu'il est fier d'être mon fils adoptif !... Oh !... oh ! la joie qu'il me cause efface toute la peine qu'il m'a faite ! (A ce moment, les membres du conseil paraissent, et prennent en silence les places qu'ils doivent occuper. Rigault les apercevant, et à part, en cachant la lettre dans son sein.) Le conseil !... ah ! maintenant je suis fort, ils peuvent me faire fusiller... j'ai là sa lettre, et elle ne me quittera pas !

SCÈNE VII.

LES MÊMES ; LE COLONEL, PRÉSIDENT ; OFFICIERS et SOUS-OFFICIERS, composant le tribunal ; LE CAPITAINE-RAPPORTEUR, UN GREFFIER, MAURICE ; QUATRE FACTIONNAIRES aux différentes portes, BOUTET, SUZANNE, LANDRY, HUBERT et LES AUTRES TÉMOINS, qui rentrent. — Le sabre brisé par Rigault est déposé comme pièce de conviction devant le président. Pendant que les juges s'installent, Maurice et le sergent ont échangé un regard de bienveillante intelligence.

LE COLONEL.

Sergent Rigault, c'est avec un sentiment de

Digitized by Google

surprise et de douleur que le conseil voit comparaître devant lui un des braves vétérans de l'armée. Ne négligez donc aucune des révélations qui pourraient désarmer l'impitoyable loi dont nous sommes en ce moment l'organe; et soyez certain qu'il n'est pas un de vos juges qui ne serait heureux de pouvoir prononcer votre acquittement.

RIGAULT, faisant le salut militaire.

Le conseil est bien honnête, colonel. (A part.) Mais plus souvent qu'il me fera dire ce que je ne veux pas!...

LE COLONEL, aux membres du conseil,

Les faits vous sont connus. (A Rigault.) Vous, sergent, répondez : quel a été le motif de l'acte d'insubordination dont vous vous êtes rendu coupable?

RIGAULT, à part.

Diable!... faut pourtant arranger ça... (Haut.) Que voulez-vous que je vous dise, mon colonel... vous savez qu'après la mort de la vivandière Madeleine, c'est moi qui pris soin de monsieur Maurice qui n'avait alors que quatre ans; vous savez que pour l'élever j'ai partagé avec lui mon pain, mes chemises... enfin tout, quoi!...

MAURICE, avec attendrissement et à part.

Bon Rigault! et j'avais pu l'oublier!

RIGAULT, continuant.

Insensiblement il a grandi, il a été caporal... ça allait bien... insensiblement encore il est devenu sergent, ça n'allait déja plus si bien; et quand il a été fait officier, dam, ça n'a plus été du tout; parceque moi, qui l'avais vu si petit, qui me regardais presque comme son père, vous concevez, ça... ça me vexait d'être au-dessous, et que lui que j'avais éduqué un peu durement, lui qu'était p't-être las de ma dépendance, me faisait sentir des fois qu'au bout du compte je n'étais plus que son inférieur. Bref, ça m'a rendu maussade, bougon, susceptible, et aujourd'hui... aujourd'hui ça a éclaté, mon colonel... Vous vous figurez bien, mille-z-yeux, que ça n'a pas été plus tôt parti que j'en ai eu regret; mais la bévue était faite, et je conçois qu'à c't' heure il faut que vous me condamniez : c'est pas vot' faute, et je ne vous en voudrai pas de ma mort, je sais que je la mérite.

AIR : J'en guette un petit de mon âge.

J'en f'rai l'aveu, franchement je regrette
L' mauvais exempl' que j' donne au régiment;
Mais après ça, j' suis bon ch'val de trompette,
Et j'en prendrai mon parti bravement.
On peut, des fois, tomber lorsqu'on chevauche,
Le plus malin n'est pas toujours adroit...
D' puis si long-temps j' porte l'arm' du côté droit
Que j' peux bien la passer à gauche.

MAURICE, vivement.

Colonel, vous l'entendez, le sergent Rigault s'accuse au lieu de se défendre; il veut mourir, mais mon témoignage aura aussi quelque poids, peut-être. Ce qu'il a dit de la froideur survenue entre nous est vrai; mais les torts sont seuls de mon côté; car, je l'avoue à ma honte, sottement fier des récompenses que mes chefs ont bien voulu m'accorder, je sentais à chacune d'elles mon amour-propre s'irriter de la basse position d'où j'étais sorti et de l'espèce d'empire que ce brave homme avait conservé sur moi par son âge et ses bienfaits. A ses avis je répondais avec hauteur, dureté... pauvre ami! vous sentez ce qu'il a dû souffrir!... Enfin, aujourd'hui, je me suis oublié à ce point de provoquer sa juste colère; je l'avais injurié, menacé d'un geste offensant, et s'il a brisé mon sabre, c'était pour sa légitime défense.

RIGAULT, très vivement.

Ah! mille-z-yeux! ne dites pas ça...

MAURICE, continuant.

Et maintenant, qu'au peu de soin qu'il a pris de conserver ses jours il ne vous est plus permis de douter de son inconcevable résolution, vous sauverez, j'en suis sûr, ce malheureux de sa propre fureur; vous le sauverez... l'humanité vous l'ordonne, et moi, messieurs, je vous en conjure.

RIGAULT, attendri et à part.

Brave garçon!... je l'embrasserais de bon cœur!

LE COLONEL.

Lieutenant, le conseil apprécie comme il le doit votre conduite et celle du sergent Rigault; l'audition des témoins dissipera probablement les doutes qui pourraient lui rester encore... (A Boutet.) Caporal Boutet, c'est vous que nous entendrons le premier; dites au conseil ce que vous avez vu.

BOUTET, bas à ses camarades.

Regardez bien comme je vas vous soigner ça... (Il s'avance en faisant le salut militaire.) Pour lors, mon colonel, voici la chose : d'abord... non, pas d'abord, c'était avant... il y a eu des mots, des bêtises, comme en société tout le monde est susceptible d'en dire, quoi!... « Taisez-vous, qu'a répondu le lieutenant avec une grosse voix.— Pourquoi que je me tairais? a répliqué le sergent. — Parceque.— Mais c'est pas une raison.— C'est la mienne; et, pour vous prouver mon droit, j'ai l'honneur de vous prévenir qu'à la descente de la garde, vous irez *droguer* pendant huit jours à la salle de police.— A la salle de police! s'est alors écrié le sergent, qui, vous le savez tous, est un gaillard qu'a pas encore d'engelures aux yeux; je n'irai pas.— Que si...— Que non...— Je vous y ferai conduire.—Vous?... bon, si vous aviez de ça au menton, qu'a dit le sergent, en se tirant la moustache. » Pour lors, là-dessus, le lieutenant, qui rageait, a dégainé, le sergent, qu'avait aussi perdu la boule, s'est jeté au-de-

Digitized by Google

vant pour ne pas recevoir l'atout, et comme le vieux a encore la poigne forte, que le jeune ne laisse pas que de l'avoir solide, et que c'est le briquet qu'était le plus faible, dam, c'est le briquet qui devait se casser... v'là mon idée.

RIGAULT, à part.

Il n'est pas mal, tout de même, son discours.

MAURICE, au conseil.

Vous voyez, messieurs...

LE COLONEL, l'interrompant.

Mais le premier motif de cette scène?

BOUTET.

C'est les chiens d'Espagnols, mon colonel; on était venu à en parler; et comme le lieutenant ne les z'haït pas, et que le sergent les déteste...

LE COLONEL.

Et, à votre avis, qui a eu le premier tort?

BOUTET.

A mon avis, colonel... Eh bien! c'est le briquet... (on rit.) oui, c'est le briquet, parceque s'il avait été d'une bonne trempe, i' ne se serait pas cassé, et que s'i' ne s'était pas cassé, qu'est-ce qu'il y aurait eu? des raisons, v'là tout: et, saprelotte! des raisons ne valent pas la mort d'un homme... v'là mon idée!

LE COLONEL, pendant que Boutet, retourné à sa place, reçoit les compliments de ses camarades.

Suzanne Rouget, (celle-ci s'approche.) ce que vous avez à dire est-il conforme à la déposition du caporal Boutet? est-ce là ce que vous avez vu, entendu?...

SUZANNE.

Ni plus ni moins, colonel.

LE COLONEL.

Avant que la querelle ne s'engageât, vous aviez distribué de l'eau-de-vie au poste?

SUZANNE.

Quelques petits-verres, par-ci, par-là.

LE COLONEL.

Et lorsque le sergent s'est emporté contre son supérieur, avez-vous remarqué qu'il eût un commencement d'ivresse?

SUZANNE, sans apercevoir quelques signes que lui fait Boutet.

S'il était bu, lui? par exemple! aussi *récent* que vous le voyez pour le quart-d'heure.

LE COLONEL, avec intention.

Ainsi, vous êtes bien certaine qu'il avait toute sa raison?

SUZANNE, à part.

Hum! j'ai fait une bêtise, faut réparer ça... (Haut.) Ah! quand je dis, mon président, que le père Rigault n'avait pas un petit coup de soleil, c'est une manière de parler.

RIGAULT, vivement.

Suzanne, vous en imposez au conseil.

SUZANNE, même jeu.

Ah! parbleu! je ne dis pas que vous battiez les murs; mais voyons, vous savez bien que vous n'étiez pas déja si solide sur vos jambes.

BOUTET, à part.

Fameuse, l'idée!... (Haut.) Ah çà! mon vieux, tu ne peux pas le nier, quand nous étions sur la porte du corps-de-garde, nous avons bu deux tournées ensemble.

RIGAULT.

Oui, mais ce n'est pas une raison pour dire...

BOUTET, l'interrompant.

Oh! t'es pas bon quand t'es toqué, toi... Après ça, c'est malheureux, mais c'est pas déshonorant: v'là mon idée.

RIGAULT.

Colonel, je vous assure...

LE COLONEL, l'interrompant.

Dans votre propre intérêt, laissez parler les témoins. (S'adressant à tous.) Êtes-vous tous convaincus qu'en se rendant coupable d'offense envers son supérieur, l'accusé était hors d'état de juger s'il manquait à la subordination?

(Tous font un signe approbatif.)

GIBLOU, s'avançant vivement.

Lui, manquer à la subordination? Ah! si l'on peut dire!... il n'y pensait seulement pas, il était à cent lieues de la subordination... mon président, vous aurez égard à la chose.

LE COLONEL.

Sergent Rigault, le conseil voit avec plaisir que les charges qui pesaient sur vous sont moins graves qu'elles le paraissaient d'abord, et il vous en témoigne sa satisfaction.

(La joie que fait éprouver ces paroles se peint sur tous les visages. Les membres du conseil se consultent.)

RIGAULT, avec joie et sans s'occuper de ce qui se passe autour de lui.

Il m'a appelé son père adoptif, pauvre enfant!

MAURICE, à part.

Il est sauvé!

KRAMM, bas aux autres témoins.

Il en sera quitte pour quelques chours de prisson.

LOLO, même jeu.

Il l'aura échappé belle, tout de même!

(Le colonel a recueilli les voix du conseil, il se lève et va parler; à ce moment un sous-officier entre vivement en scène.)

LE SOUS-OFFICIER.

Pour le conseil, colonel.

(Il lui remet un paquet cacheté, salue et sort.)

LE COLONEL, tristement aux membres du conseil après avoir lu la lettre.

Messieurs, cette dépêche est de l'officier-général qui était présent à l'affaire que nous jugeons en ce moment. Retenu par son service auprès de l'Empereur, il me transmet sa déposition écrite. Je le dis avec peine, mais elle est foudroyante pour l'accusé... Lisez, messieurs.

(Il leur passe la dépêche.)

Digitized by Google

MAURICE, avec douleur.

Cependant, colonel, les dépositions des autres témoins...

LE COLONEL.

Se trouvent démenties par l'interrogatoire qu'a fait subir l'officier-général au sergent Rigault. (Montrant la dépêche à celui-ci.) Maintenez-vous vos premières déclarations contenues dans ce rapport?

RIGAULT, après avoir jeté un coup-d'œil rapide sur la lettre.

Oui, colonel, en tous points.

LE COLONEL.

Vous vous reconnaissez donc véritablement coupable?

RIGAULT.

Oui, colonel.

MAURICE, avec force.

Mais moi, je ne me tiens pas pour offensé... je le répète, j'ai été l'agresseur... dès-lors toute accusation doit disparaître.

LE COLONEL.

Les juges connaissent leur devoir, et quelque pénible qu'il soit, ils sauront le remplir. Les débats sont clos; le conseil va délibérer.

(Tous les membres se lèvent et délibèrent entre eux. Pendant ce temps les témoins causent ensemble. Rigault, les bras croisés sur sa poitrine, reste impassible. Maurice est accablé de douleur.)

BOUTET, bas.

Ça va mal, v'là mon idée.

KRAMM.

C'est pas mon téposition qu'il lui afre fait tu tort, je afré téposé que de le tête.

MAURICE, à part, en fixant Rigault.

Quelle abnégation de lui-même!... Fatale lettre! quelques instants plus tard, et le jugement était rendu.

(La délibération terminée, le conseil reste debout.)

LE COLONEL, d'une voix émue.

Au nom de l'Empereur, le 30 juillet 1809, le conseil de guerre assemblé dans le palais de Schœnbrunn à l'effet de juger le nommé Jean Rigault, sergent au premier régiment de fusiliers de la Garde-Impériale, accusé d'insubordination et d'insulte envers son supérieur, le déclare coupable de ces faits, et le condamne à la peine de mort.

TOUS, excepté Rigault et le conseil.

La mort!

LE COLONEL, continuant.

Et attendu que l'armée est considérée, malgré l'armistice, comme étant en présence de l'ennemi, le jugement recevra son exécution aujourd'hui, à cinq heures du soir.

(Moment de silence.)

RIGAULT, à part et avec sang-froid.

Ah! personne ne mettra la main sur moi pour me dégrader, toujours!...

(Il a déja arraché l'une de ses épaulettes. Le colonel continuant, il s'arrête et écoute impassible.)

LE COLONEL.

Sergent Rigault, le conseil s'est vu dans la cruelle nécessité de vous condamner, mais ayant égard à vos bons et loyaux services, à votre réputation jusqu'à ce jour intacte, il a pris sur lui de vous éviter la honte de la dégradation : cette circonstance sera insérée dans le jugement.

RIGAULT, avec la joie la plus vive.

Qu'entends-je!... bien vrai?... ah! merci, colonel; merci, mes officiers; vous êtes tous de braves gens. (Pendant que Boutet lui remet son épaulette.) Fusillé, ce n'est rien..... je vous demande un peu si en campagne il y a besoin d'être condamné pour ça?... c'est dans la dégradation seule qu'est le supplice.... (Au conseil.) Maintenant, la dernière faveur que je vous demande, c'est d'avoir quelques moments d'entretien, seul, avec le lieutenant Maurice.

LE COLONEL.

Pendant une heure, le conseil vous accorde la permission de recevoir toutes les personnes que vous desirerez entretenir. (Aux membres du conseil.) Messieurs, la séance est levée.

(Les juges sortent.)

RIGAULT, aux témoins.

Voyons, mille-z-yeux! ne vous chagrinez pas; vous avez tous fait ce que vous avez pu.... eh bien! n'y a pas de regrets à avoir, alors... Et puis d'ailleurs, nous nous reverrons encore.

BOUTET, à part.

Diable d'homme! son sang-froid me fait mal.

SUZANNE, de même.

Moi, j'étouffe, je n'y tiens plus.

GIBLOU, désignant Maurice.

Et le lieutenant, voyez comme il est bouleversé!

RIGAULT.

Allez, mes bons amis, le temps m'est précieux, à moi!

TOUS, en sourdine.

AIR : Il se fait tard, et l'amitié discrète (dans VICTORINE).

Chez l' colonel, avant qu'la mort le frappe,
Unissons-nous, courons, c'est un devoir;
Pauvre Rigault! si c' moyen nous échappe
Nous n'avons plus d'espoir! (*ter.*)

MAURICE, vivement.

Le colonel!... ah! le ciel vous inspire!
Devancez-moi, réclamez son appui...
Dites-lui bien que s'il faut qu'il expire
(Pleurant et lui pressant la main.)
Il faut aussi que je meure avec lui!

TOUS, excepté Rigault.

Chez l'colonel, etc.

(Tous sortent, Maurice demeure accablé. Un seul factionnaire est resté et se promène dans le corrridor au fond.)

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

RIGAULT, MAURICE.

RIGAULT, avec un effort sur lui-même.

Allons, monsieur Maurice, du courage... faut être homme, mille-z-yeux!... Ce qu'est arrivé est dur, c'est vrai, pour moi surtout..... mais vous voyez bien que j'ai pris mon parti.

MAURICE.

Ah! c'est cet oubli de vous-même qui est affreux et qui me désespère! Mon ami, mon bon Rigault, vous n'avez donc pas été touché de mes remords? vous ne m'avez donc pas pardonné, puisque vous avez tout fait pour que l'on vous condamnât, et que déja vous regardez la vie comme un bien qui ne vous appartient plus!

RIGAULT, avec émotion.

Je ne vous ai pas pardonné? ah! si fait; et s'il vous en faut une preuve, tenez, voyez où j'ai mis votre lettre... là, sur mon cœur...

MAURICE, avec désespoir.

Et ce cœur, qui bientôt ne battra plus, c'est moi qui l'aurai déchiré!

RIGAULT, brusquement.

Eh non! mille-z-yeux! c'est moi, par mon mauvais caractère, ma mauvaise tête, mon exigente susceptibilité!... Est-ce que je devais douter de mon Maurice!... au lieu de me fâcher, il fallait tout endurer sans me plaindre; et vous seriez revenu, j'en suis sûr, et vous m'auriez dit de vous-même, comme jadis : « Mon vieil ami, j'ai eu tort, mais oubliez-le, et, en signe de raccommodement, embrassez-moi...

MAURICE, avec attendrissement.

Oh! oui, je vous aurais dit cela, et je le répéterai : mon vieil ami, j'ai eu tort, mais oubliez-le, et, en signe de raccommodement, embrassez-moi...

RIGAULT, lui ouvrant ses bras.

Oh! de grand cœur! (ils s'embrassent.) mais assez... assez, car je n'aurais peut-être plus la force de mourir!

MAURICE, avec tendresse.

Mourir! oh! non!... Le colonel ne résistera pas à mes prières, à mon désespoir... mon ami, est-ce qu'à présent que vous m'avez rendu votre tendresse, nous pouvons nous séparer?

RIGAULT.

Dam! tôt ou tard, il aurait bien fallu en venir là, puisque c'est la loi de la nature!

AIR d'Yelva.

Quand vous êt's né, j'avais déja pris d' l'âge,
Plus de trente ans, et j'me souviens qu' souvent
Je me disais : Pauvr' petit! quel dommage!
Je n'y s'rai plus lorsque tu seras grand!...
(Vivement ému.)
Tout fatigué de mon long pèl'rinage,
Parti plus tôt, j'arrive le premier...
Je suis au but, vous commencez l' voyage :
Nous n' pouvons plus suivre le même sentier.

(En ce moment une horloge sonne trois heures.)

RIGAULT, qui a compté les coups avec une inquiète attention. — A part.

Diantre! j'ai presque eu peur, je croyais..... le temps passe si vite, lorsque l'on est heureux!

MAURICE, machinalement.

Trois heures!..... pourquoi donc le bruit de cette cloche a-t-il paralysé mes esprits et mes forces?... pourtant. (Cherchant avec anxiété.) Trois heures!... (Se souvenant, et avec explosion.) Ah! je me souviens maintenant, ils vous ont condamné, et moi... j'ai juré de vous sauver ou de mourir avec vous.

(Il sort rapidement et en désordre.)

SCÈNE IX.

RIGAULT, très vivement.

Maurice!... arrêtez!..... je ne veux pas..... (A ce moment on entend un bruit de fanfares et de tambours qui battent aux champs, et les cris de *Vive l'Empereur!* retentissent dans les airs. Rigault passe alors subitement de l'inquiétude à la joie la plus vive.) Qu'entends-je!... l'Empereur... mon Empereur!... le voir encore une fois avant de mourir... oh! mille-z-yeux! en v'là une chance!... (Courant vers la fenêtre.) Par cette fenêtre qui donne sur l'esplanade, je pourrai... (tristement.) non, rien... sans doute il sortait du palais et est déja bien loin... (Regardant avec plus d'attention.) Pourtant, cet homme qui court sur la route, espère l'atteindre... oh! ciel! ne me trompé-je pas... cet homme, je le reconnais, c'est Maurice, et je devine son dessein... insensé! il s'épuisera en efforts inutiles!... il chancèle... les forces lui manquent... il tombe... ah!...

(Il s'élance vers la porte d'entrée.)

LA SENTINELLE, l'arrêtant.

On ne passe pas...

RIGAULT, comme pétrifié par ces paroles, et avec une morne douleur.

Ah! oui, je l'oubliais... je suis prisonnier... (La sentinelle s'est retirée. Rigault resté seul, se jette sur une chaise, et s'abandonnant au plus violent désespoir.) Prisonnier!. mille-z-yeux!.. il expire peut-être.. (sanglottant.) et je suis prisonnier!...

(Le rideau baisse.)

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

Une salle basse, éclairée par une grande fenêtre grillée située au fond, et donnant sur la campagne. Au premier plan, à droite du spectateur, la porte d'entrée. Deux tables, des bancs.

SCÈNE I.

RIGAULT, SUZANNE, GIBLOU, LOLO, LANDRY, HUBERT.

(Au lever du rideau, Giblou est en faction près de la porte. Les autres personnages observent avec le plus vif intérêt Rigault qui s'est profondément endormi sur la table à gauche du spectateur, après avoir écrit et déchiré une lettre, dont les morceaux sont épars à ses pieds.)

CHOEUR, à voix basse.

AIR : Travaillez, mesdemoiselles, (FIANCÉE).

Mes amis, faisons silence,
Ne troublons pas son sommeil;
Trop de douleur, de souffrance,
L'attendent à son réveil!

SUZANNE.

Pour lui, dans le jour qui s'achève,
Le sommeil est un trésor:
Peut-être, en ce moment il rêve
Qu'il est heureux et libre encor!

REPRISE.

Mes amis, faisons silence, etc.

GIBLOU.

Pauvre cher homme!... il est là qui s'en donne au moins à 36 francs par tête!... ah! Dieu! moi, je suis sûr qu'à sa place j'aurais un cauchemar!...

LANDRY.

L'émotion... la fatigue... il n'a pas voulu avoir l'air, mais le diable n'y perd rien, voyez-vous.

SUZANNE.

Eh ben! tant mieux, qu'il dorme, d'abord parceque ça lui redonnera des forces, et puis que peut-être...

HUBERT.

Peut-être quoi?...

SUZANNE.

Dam! parceque des fois le bonheur vient en dormant?...

GIBLOU.

Faudrait pour ça que ça *soye* un bonheur fièrement heureux, par exemple!

SUZANNE.

Qui sait! M. Maurice n'a pu rejoindre l'Empereur, mais il aura trouvé le colonel, et il se pourrait qu'à force de prières...

LOLO.

Ah! oui, le colonel!... un brave homme, mais qu'a toujours peur de se compromettre, et qui lui répondra ce qu'il nous a répondu : « Je suis fâché... je suis désolé, mais je ne peux rien... »

SUZANNE.

Bah! bah! vous êtes tous des oiseaux de malheur... écoutez, vous savez avec quel talent je tire les cartes; à preuve que l'Empereur a voulu que je les lui fasse une fois, et qu'il m'a donné pour ma peine cinq de ses jolis petits portraits en or.

HUBERT.

C'est pourtant vrai, qu'il croit à ça, l'Empereur!

GIBLOU.

Tiens, j'y crois bien, moi!

LOLO.

Ah! suffit... c'est pas le quart d'heure de dire des bêtises.

SUZANNE, piquée.

Des bêtises... méchant tapin!... apprends qu'au moment d'une bataille j'ai presque toujours prédit ce qui arriverait.

LOLO.

Le beau venez-y-voir!

AIR du vaudeville du Mari confident.

Elle est bonn' là, la vivandière,
Et je l'admire, assurément;
Ell' fait ses cartes, la commère,
Quand va donner le régiment.
Dire alors qu'on s'couvrira d'gloire,
Et, lorsque le grand homme est là,
Promettre hardiment la victoire...
N' faut pas être sorcièr' pour ça!

SUZANNE.

Sorcière ou non, ça me réussit. Vous pensez ben que pour le père Rigault je les ai aussi consultées?... eh bien! deux fois de suite il a eu un jeu superbe.

TOUS, excepté Lolo.

Vraiment!

SUZANNE.

Tous trèfles; et la dame de cœur constamment... hein! la dame de cœur, en v'là un pronostic!

LOLO.

Oui, s'il n'y a que ça pour le sauver!...

(A ce moment Rigault s'éveille doucement; il se frotte les yeux, puis apercevant ceux qui l'entourent, il leur tend la main avec bonté.)

RIGAULT.

Ah! c'est vous, mes bons amis?... et cet imbécile de Giblou qui me laisse me goberger là comme un coq en pâte, lorsque je lui avais recommandé que s'il me venait quelqu'un... ah! mais au fait, c'est juste, personne ne doit plus m'obéir maintenant.

Digitized by Google

LOLO.

Vous réveiller, par exemple! vous faisiez un si bon somme!

RIGAULT.

Oui, j'étais seul, je venais d'écrire une longue lettre... les yeux me cuisaient... je les ai fermés, et malgré moi je me suis laissé aller au sommeil... c'est bon tout de même, ça rafraîchit le sang... mais comme où j'en suis ce n'est plus la peur d'être malade qui m'occupe, j'aurais mieux fait...

SUZANNE.

Bah! bah! faut pas avoir de ces idées-là. Vous êtes un lapin qu'a jamais boudé, eh ben! père Rigault, pensez à ce que vous avez dit devant le conseil : à la grace de Dieu... il y a une bonne idée là dedans. La croyance, ça ne sauve pas toujours, mais ça donne du cœur au ventre, nom d'un petit bonhomme! et puis c'est si naturel!

RIGAULT.

Ce qu'elle dit là est juste, au moins!.... (Après un instant de recueillement religieux.) Ah çà! maintenant, parlez-moi de Maurice... Hein! le pauvre garçon, j'espère qu'il s'est conduit dignement! avec quelle chaleur, quel courage il s'est accusé pour me défendre!... oh! je suis sûr qu'il me regrettera, qu'il me pleurera, et ça me cause un plaisir!... c'est de l'égoïsme, je le sens bien, mais il est si doux de penser qu'après soi on laisse au moins quelqu'un qui vous aime!

LOLO.

Oui, oui, qu'il vous aime!.. et si vous saviez les démarches qu'il fait en ce moment...

SUZANNE.

Oh! qu'il réussisse ou non, n'y a qu'une voix sur son compte, c'est que s'il a eu des torts, il les a réparés crânement.

RIGAULT.

Oui, bien sûr... Quant à l'espoir qu'il a de me sauver, comme c'est impossible, ne m'en parlez pas, ça vaudra mieux.

LANDRY.

C'est impossible!... parceque vous êtes un entêté; car si vous aviez voulu signer une demande en grace...

RIGAULT, vivement.

Une demande en grace?... moi!...

LANDRY.

Eh! oui, vous!.. et bien certainement que l'Empereur...

RIGAULT, l'interrompant.

Assez! assez, mille-z-yeux!.. une demande en grace... et à l'Empereur?... Aller lui dire, pour prolonger de quelques jours, peut-être, une existence inutile: Sire, je vous ai sauvé la vie en Égypte...C'est à c't'occasion-là que vous m'avez fait sergent et que vous avez attaché sur ma poitrine cette croix qui était sur la vôtre... Eh bien! ça ne me suffit pas; et vous allez me payer une seconde fois le prix de ce service, parceque j'ai mérité une condamnation infamante et que, par cela même, je suis maintenant un capon qui ai peur de la mort.

AIR d'Aristippe.

L'concevez-vous, n's'rait-c' pas une infamie
Qu' d'exécuter un semblable projet?
Entre l'devoir et l'amour de la vie,
J'en suis certain, nul de vous n'hésit'rait.
Eh bien! comm' vous, maint'nant mon choix est fait.
N'veuillez donc pas que je me déshonore,
Estimez-moi pour ma façon d'agir;
Et pour m'prouver que vous m'aimez encore...
Mes amis, laissez-moi mourir.

LANDRY, se détournant pour cacher à Rigault son émotion.

Il a raison... n'y a rien à répliquer à ça.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MARIA.

(A sa vue, une expression d'humeur a subitement remplacé l'attendrissement qu'exprimaient tous les visages. — Giblou l'arrête et examine un ordre qu'elle lui présente.)

GIBLOU, après avoir lu.

Passez...

(Rigault a été reprendre sa place auprès de la table. Les autres personnages s'éloignent comme pour éviter tout contact avec le nouveau venu.)

MARIA, se rapprochant de ces derniers.

Mes bons camarades, ne détournez pas ainsi les yeux à mon approche... désolé d'être innocemment la cause du malheur que vous déplorez, je viens en demander pardon à monsieur Rigault; ne vous montrez donc pas envers moi, qui ne vous ai rien fait, plus rigoureux que, j'espère, il ne le sera lui-même, et... éloignez-vous un moment, car la permission que j'ai obtenue porte que je puis l'entretenir seul.

LANDRY, à part.

Voilà! encore des préférences... des protections!...

SUZANNE, de même.

Pauvre enfant!... il me fait de la peine, à moi... il a l'air si contrit!

LOLO, désignant Maria.

Allons... laissons la place à monsieur; puisqu'il a une permission plus étendue que la nôtre...

RIGAULT, à qui ils sont tous venus prendre la main en signe d'adieu.

AIR : Sainte Marie, ô ma patronne.

En cet instant, il faut qu' je l'disc,
J'devrais au moins r'cevoir qui j' veux:
(A Maria.)
Excusez ma brusque franchise...
(Aux autres.)
Et vous, recevez mes adieux.

Digitized by Google

Pourtant, quand viendra l'heur' suprême,
Soyez près d' moi... soyez-y tous...
C'est l' dernier vœu d' c'lui qui vous aime,
Ne manquez pas au rendez-vous.

TOUS, excepté Maria.

C'est l' dernier vœu d' c'lui qui nous aime,
Nous n' manqu'rons pas au rendez-vous.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

MARIA, RIGAULT.

MARIA, se jetant aux genoux de Rigault.

Monsieur Rigault, dites-moi que dans votre cœur il n'y a plus de haine pour l'infortunée Maria!

RIGAULT, avec émotion et la relevant.

Oh! silence! si quelqu'un...

MARIA.

AIR : Pendant la nuit (SOUPER DU MARI. Despréaux).

Pardonnez-moi, (*bis.*)
Voyez ma douleur, mes alarmes,
Pardonnez-moi.
Ah! prenez pitié de mes larmes,
De mes remords, de mon effroi.
Pour rassurer ma conscience,
J'en appelle à votre indulgence... (*bis.*)
Daignez avoir de l'indulgence :
Pardonnez-moi,
Ah! faites preuve d'indulgence (*bis.*) } *bis.*
Pardonnez-moi. (*ter.*)

RIGAULT, avec un effort sur lui-même.

Senora, si j'attendais une visite, ce n'était pas la vôtre... pourtant, puisque vous avez fait cette démarche et qu'une réconciliation entre nous calmerait la douleur où je vous vois, j'y consens... (mouvement de Maria ; Rigault continuant.) oui, j'oublie que c'est à cause de vous que j'ai méconnu mes devoirs... à cause de vous que je vais être fusillé comme un misérable.... ou un mauvais soldat... je vous pardonne tout cela, parcequ'au moment de régler mon compte là-haut, je ne veux pas que ma conscience soit chargée d'une mauvaise pensée.

MARIA, vivement.

Oh! vous échapperez au supplice!... M. Maurice s'est déja présenté deux fois chez votre colonel... il n'a pu le joindre encore, mais il le verra, et j'aurai la consolation de savoir qu'il a obtenu un sursis.... et peut-être même votre grace...

RIGAULT.

N'y comptez pas.

MARIA, vivement.

N'y pas compter!... ah! il faut que cela soit ainsi, pourtant... car, vous pouviez vous sauver en avouant qui j'étais, et vous n'avez pas pensé que j'aurais moins de générosité que vous! s'ils sont inexorables, j'irai me dénoncer moi-même... je dirai quel a été le véritable motif de votre querelle, et...

RIGAULT, avec feu.

Et moi, je vous démentirai... parceque je suis sûr que la faute que Maurice a commise pour vous serait punie du même supplice que la mienne... et que, mille-z-yeux! je me ferais plutôt hacher par morceaux que de rien avouer qui puisse le compromettre... voyez-vous!...

MARIA, avec effroi.

Quoi! le même danger!... oh! alors deux fois merci... car si j'avais eu à trembler aussi pour ses jours, je suis sûre que l'inquiétude seule m'eût tuée... je l'aime tant, monsieur Rigault!... Mais vous, habitué au tumulte des camps... vous, dont aucune peine de cœur n'est peut-être venue traverser la vie... sans doute, vous ne concevez pas l'amour... et surtout l'amour comme le ressent une Espagnole.

RIGAULT, avec un soupir.

Je ne le conçois pas?... ah! que ne dites-vous vrai!

MARIA.

Eh bien! appréciez donc le cruel sacrifice que je m'impose... car pour ne plus le compromettre et mériter votre estime... aujourd'hui même je lui aurai dit un éternel adieu.

AIR de l'Oiseau bleu.

Mes yeux avec douleur
Reverront ma patrie;
Car mon ame flétrie
Est fermée au bonheur!
Aujourd'hui,
Pour appui
Je n'ai que lui!
M'en séparer et partir,
C'est m'ordonner de mourir!
Vouloir l'oublier, partir,
C'est me résoudre à mourir!

RIGAULT, vivement et avec la plus grande émotion.

Vous séparer?... oui, par prudence; quitter ces vêtements et l'emploi qu'il vous a fait obtenir; mais habiter près de lui... le suivre partout... unir un jour vos destinées par un lien que j'approuve... vous parlez de le fuir?... mais le pauvre enfant, tous les maux doivent donc l'accabler! votre perte! ah! il ne la supporterait pas... et quand je n'y vais plus être, qui, si ce n'est vous, sera là pour le consoler, pour l'aimer comme je l'aime?... Senora, tout-à-l'heure vous me conjuriez, et je me suis rendu à vos prières, eh bien! je vous en adresse une à mon tour : vos compatriotes m'ont privé d'une femme que j'adorais et que je pleure encore, je vous en supplie, senora, en réparation du meurtre de l'infortunée Madeleine, jurez-moi que vous n'abandonnerez pas son fils!

MARIA, avec la plus grande surprise.

Son fils!

RIGAULT, pleurant, et plus intimement.

Oui... oui... son fils... le mien!... et puisque par dévouement pour lui, j'ai eu l'imprudence

Digitized by Google

de vous dévoiler ce mystère, connaissez-le tout entier, et jugez de ma constance et de ce que j'ai souffert!... (Après un instant de silence.) Cajolée par chacun, car, elle aussi était jeune et belle!... Madeleine n'avait écouté que moi, et ne se reprochait que cette seule faute; ne pouvant la réparer, parceque les réglements veulent qu'un soldat ne se marie qu'autant qu'il possède au moins six cents francs de rente, et pour conserver sa réputation qui, dans l'opinion de tous, est encore intacte, je m'imposai la loi cruelle de cacher mon amour à tous les yeux: je fus père, et jamais, même depuis que la brave femme n'est plus, ma bouche, pour mon enfant, n'a trahi le secret de mon cœur!

MARIA, attendrie.

Oh! que je vous plains, monsieur Rigault!

RIGAULT, de plus en plus ému.

Oui, je suis à plaindre! il m'eût été si doux aujourd'hui de lui révéler quels liens nous unissent!... Je l'ai vainement essayé, là, tout-à-l'heure, dans une lettre que j'ai ensuite déchirée; mais lui confier tout ça, maintenant qu'il ne s'attribue déja que trop l'arrêt qui me condamne, ce serait lui laisser un remords qui, bien sûr, le tuerait aussi; et il vaut mieux que je souffre davantage, mais tout seul, d'autant plus que ça ne sera pas encore pour long-temps.

MARIA.

Ainsi, vous voulez que jamais...

RIGAULT, avec résolution.

Jamais... et songez-y, senora, ce secret doit rester dans votre sein comme un dépôt sacré, dont je reçois le serment que vous ne ferez aucun usage.

MARIA, avec amour.

Cher Maurice! de combien de douleurs cette confidence m'impose la tâche de te dédommager! Oh! vos desirs seront remplis, monsieur Rigault, je ne m'en séparerai pas, je l'aimerai et je suis à lui pour la vie!

RIGAULT, avec joie.

Bien!... ah! bien!... vous êtes un ange!

(Maria tout émue s'est jetée dans ses bras, et il la presse avec tendresse, lorsque Boutet entre tristement en scène à la tête d'un peloton de huit hommes.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BOUTET, SOLDATS.

BOUTET, à part.

Antonio ici, et il l'embrasse!... Pauvre cher homme! il aura voulu se raccommoder avec tout le monde... v'là mon idée... (Avec embarras.) Je n'ose pas le déranger pour lui dire... Ah! un moyen!... (Se tournant vers les hommes qu'il commande.) Peloton, halte, front.

(Au bruit fait par l'exécution de ce commandement, Rigault tourne la tête.)

RIGAULT, froidement.

Ah! voilà ma dernière visite qui m'arrive.

BOUTET, embarrassé.

Rigault... je suis fâché, mais...

RIGAULT, brusquement en regardant à sa montre.

Mais, mais, mille-z-yeux! c'est être plus qu'exact, car il n'est pas encore l'heure!

BOUTET, avec émotion.

Je sais bien; aussi, n'est-ce pas encore pour la chose... c'est seulement pour te conduire dans la cour du château, où j'ai ordre de ne plus te quitter jusqu'à ce que les autres viennent te prendre.

RIGAULT.

A la bonne heure. (Aux soldats.) Je suis à vous, camarades. (Bas à Maria.) Allons, ne pleurez pas comme ça... vous concevez bien qu'il ne faut pas laisser voir... (Haut.) Boutet, reconduis cet enfant... ce n'est plus ici sa place.

MARIA, avec un effort.

C'est vrai... (à part.) et j'ai hâte aussi de partir. (Haut.) Adieu, monsieur Rigault... adieu!...

(Elle l'embrasse une seconde fois et sort rapidement.)

RIGAULT.

Maintenant je suis prêt.

BOUTET, retenant ses larmes.

Dis donc, tu ne m'en veux pas?... Je te jure que c'est bien malgré moi... mais un caporal n'est pas son maître, et il a bien fallu... (Montrant ses galons.) Diables de côtelettes! il y a neuf ans que j'en mange, mais elles ne m'ont jamais semblé si dures!

RIGAULT, tranquillement en lui prenant la main.

Que veux-tu, mon vieux, il y a des corvées qu'il faut faire! et, à parler franchement, si j'avais pu t'éviter celle-là... mais n'y a pas moyen, et à c't' heure que le vin est tiré... eh bien dam! il faut le boire. (Il va pour prendre sa place dans le rang, et revenant à Boutet.) A propos de boire... débarrasse-moi donc de ça... (Il tire de sa poche une petite bourse de cuir.) Tu régaleras les amis, et en trinquant vous penserez à moi.

BOUTET, refusant et de plus en plus émotionné.

Boire avec ton argent... par exemple!... (Après une pause.) Mais t'as une vieille pipe... donne-la-moi.

RIGAULT, vivement.

La pipe d'un mort!... non, non, ça n'aurait qu'à te porter malheur... (Il la prend et la brise en la jetant par terre.) Tiens, prends ma montre... elle te rappellera l'heure à laquelle nous nous sommes dit adieu. (Aux soldats.) Maintenant partons.

(Il se place au milieu d'eux, et, sur le commandement de Boutet, ils se mettent en marche et sortent. *)

* Cet acte étant fort court, et pour ne pas non plus refroidir l'intérêt, nous conseillons ici un changement à vue, adopté d'ailleurs à Paris depuis la troisième représentation.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

Un site. A droite du spectateur, un grand bâtiment servant de poudrière. Un factionnaire est placé devant la porte. Au fond, le mur du parc de Schœnbrunn.

SCÈNE I.

SUZANNE, LANDRY, HUBERT ; SOLDATS, dont plusieurs entrent successivement par le côté gauche. Des armes sont en faisceau sur divers points de la scène.

SUZANNE, allant de l'un à l'autre.

Qu'est-ce qui veut boire la goutte?...Voyons, père Hubert, vous en faut-i' ?

HUBERT, avec humeur.

Laisse-moi donc, je crois que je l'ai, la goutte !

SUZANNE.

Raison de plus, alors ; l'une fera passer l'autre... (Criant de nouveau.) Qu'est-ce qui veut boire ?...

LANDRY, l'interrompant.

Ah! tais-toi; tu n'étrenneras pas, va ! nous avons tous trop de chagrin, et tu devrais toi-même...

SUZANNE.

A cause de ce pauvre père Rigault?... allons donc !

AIR Du courage (*bis.*) les amis sont toujours là (du MAÇON).

Quand j'me mettrais martel en tête,
Ça l'avancerait joliment :
M' lamenter comm' vous, pas si bête,
J'espèr', c'est bien plus consolant.
D'ailleurs, je vous l'ai dit d'avance,
Dans mes cartes j'ai confiance,
Et, bien sûr, ça réussira...
Espérance (*bis.*)
La dam' de cœur le protég'ra } *bis.*

LANDRY.

Mais, folle que tu es, comment veux-tu qu'il en réchappe? N'as-tu pas vu qu'on vient de nous faire tirer au sort pour savoir quels sont ceux de la compagnie qui doivent lui expédier sa dernière feuille de route?

SUZANNE, tranquillement.

Quéque ça prouve?

HUBERT.

Et M. Maurice qui n'est pas encore revenu, est-ce bon signe aussi, hein?

SUZANNE, même jeu.

Peut-être, on ne peut pas savoir.

LANDRY.

Mais songe donc qu'il lui reste au plus une demi-heure.

SUZANNE.

Eh! mon Dieu! en moins de temps que ça la Providence peut faire tant de choses !...

HUBERT, regardant au fond.

Hé! les autres, v'là le lieutenant! Ah! comme il court !

LANDRY, vivement.

Le lieutenant !... tu en es sûr ?

HUBERT.

Parbleu! je ne suis pas *nyope;* il n'est pas seulement à une portée de pistolet.

(Tous remontent la scène pour aller au-devant de Maurice.)

SUZANNE, même jeu.

Là, vous voyez ben, nous allons peut-être apprendre...

SCÈNE II.

LES MÊMES; MAURICE, accourant.

LANDRY, vivement.

Eh bien ! lieutenant, avez-vous enfin obtenu...

MAURICE, précipitamment.

Hélas! rien, mes amis; le colonel n'a pu prendre sur lui de transgresser la décision du conseil, et il ne me reste plus d'autre espoir que d'aller me jeter aux pieds de l'Empereur.

HUBERT, bas à Suzanne.

Tu vois comme la dame de cœur est de parole !

LANDRY.

Mais vous n'arriverez jamais assez tôt!

MAURICE.

J'ai donné l'ordre à Giblou de me procurer un cheval et de l'amener là, derrière le magasin à poudre; l'envie de réussir me donnera des forces, et il me faudra peu de temps pour franchir l'espace qui sépare Schœnbrunn du quartier-général.

HUBERT.

C'est qu'il y a encore plus d'un mille; et l'allée, la revenue...

SCÈNE III.

LES MÊMES, GIBLOU, puis MARIA.

GIBLOU, accourant.

Monsieur Maurice ! monsieur Maurice! vot' commission est faite... et un fier coureur, allez! ce gaillard-là a des jambes!...

MARIA, sortant du magasin à poudre; elle tient une lettre, et s'adressant rapidement à Maurice.

Je vous cherchais, lieutenant... j'avais deviné que vos démarches échoueraient, et que vous tenteriez celle qui aurait dû être faite la première : prenez cette lettre, remettez-la à

Digitized by Google

Napoléon, et puisez un nouveau courage dans ma confiance, car je suis sûre maintenant qu'il ne vous refusera pas la grace que vous allez lui demander.

MAURICE, surpris.

Il se pourrait!... quoi cette lettre tracée de votre main...

MARIA, vivement.

Plus tard, vous saurez ce qu'elle renferme; le temps est précieux, partez, et songez qu'une minute perdue pourrait nous coûter à tous des regrets éternels!

CHOEUR.

AIR du Bonsoir (d'Édouard Bouvé).

Allez lieut'nant, allez, revenez vite,
Courez sauver notre ami malheureux;
Dieu vous protège, et bonne réussite!
Vous emportez notre espoir et nos vœux!

(Maurice sort rapidement, Maria le suit.)

LANDRY, à la cantonade.

A notre Emp'reur, puisque seul ça le r'garde,
D'mandez qu'Rigault nous soit rendu sans r'tard,
D'mandez sa grace au nom de tout' la garde...

GIBLOU, de même et plus haut.

Et dit' lui bien des choses de ma part...

REPRISE DU CHOEUR.

Allez lieut'nant, allez, revenez vite, etc.

SCÈNE IV.

SUZANNE, GIBLOU, LANDRY, HUBERT, SOLDATS, KRAMM; puis MARIA qui rentre en scène.

GIBLOU, regardant avec les autres dans la coulisse.

Hein, galope-t'y! galope-t'y!... on ne le voit déja plus... cré coquin!

(Redescendant vivement la scène.)

AIR: Je tape dur, j'ai la main leste (du DERNIER HOMME).

Si m'sieur Mauric' le tir' d'affaire,
En réjouissanc' de c' bonheur-là
J' régal' la compagnie entière;
Et vous verrez quell' noc' ça f'ra!
J' paie à chacun tout c' qu'il voudra.
Seul'ment pour solder la dépense,
(Montrant sa bourse.)
Comm' vous voyez que l' boursicot
Est tout c' qu'il y a de plus sécot...
J' vous préviens, qu' vu la circonstance
Chacun d' vous paira son écot.

TOUS, gaîment.

Chacun d' nous paira son écot. (*bis.*)

LANDRY.

Oh! de bon cœur, je t'en réponds!

SUZANNE.

Et moi, donc!... nom d'un petit bonhomme! je défonce mon tonneau et je vous le fais boire gratis!

GIBLOU, à Kramm qui entre.

Vous en serez aussi, hein, n'est-ce pas, père *la pot bouille?*

KRAMM, tristement.

Che crois pien, puisque j'afre eu la malher de tomper la teuzième des touze qui doifent fusiller cette paufre serchent!

GIBLOU, pendant que Maria reparaît.

Fusiller?... minute, minute; nous avons à c't' heure, la certitude que bientôt il sera libre.

KRAMM, vivement.

Vrai?...

LANDRY, désignant Maria.

Et c'est à ce brave jeune homme que notre vieux camarade devra la vie!... aussi maintenant le premier qui lui dirait quéque chose!...

TOUS.

Oui, oui, le premier qui lui dirait quéque chose!...

KRAMM.

Quoi, c'être cette petite ponhomme... ah! prafe garçon!... mais comment-afre t-il tonc fait?

LANDRY.

Et parbleu! il a fait qu'il a écrit je ne sais quoi à l'Empereur, que M. Maurice vient de partir au galop pour lui porter cette lettre au quartier-général, et que peut-être en ce moment...

KRAMM, très vivement.

L'Empereur!.... mais l'Empereur n'y est plus, à la quartier-chénéral.

TOUS, même jeu.

Que dites-vous?

KRAMM.

Chen suis pien sûr, lui être parti tantôt de la château de Schœnbrunn pour aller à trois milles d'ici... à... à Erfeld, où il défait passer la garnison en refue.

MARIA, avec effroi.

Trois milles! mais il est impossible que M. Maurice puisse faire cette longue route dans le peu d'instants qui nous restent... (Avec désespoir.) Ah! malheur! malheur!

LANDRY.

Coquin de sort!

GIBLOU.

Chien de guignon!

SUZANNE, à part.

Oh! mes cartes! mes cartes! si elles me manquent de parole, je jure bien, foi de Suzanne-Victoire Rouget, qu'est mon nom...

(A ce moment une horloge sonne cinq heures; mouvement d'inquiétude et d'effroi général.)

TOUS.

Ah! il est trop tard...

MARIA.

Plus d'espoir!

SUZANNE.

Plus d'espoir!... pourquoi donc ça?... Le

Digitized by Google

temps qu'on aille le chercher, qu'on le conduise ici, qu'on lui lise sa sentence, il se passera encore, j'en suis sûre, plus de dix minutes, et pendant ça...

LANDRY.

Oui, compte là-dessus!... tiens, v'là le peloton qui doit l'amener qui se met déja en marche!...

MARIA, à part.

Oh! que l'attente est un cruel supplice!

SCÈNE V.

LES MÊMES, UN CAPITAINE, UN PELOTON DE ONZE SOLDATS.

(Ils entrent par la gauche du spectateur; sur le commandement du capitaine, le peloton fait halte et pose l'arme à terre.)

LE CAPITAINE.

Kramm, prenez votre place dans le peloton dont vous faites partie... vous, Antonio, distribuez des cartouches à ces hommes; il faut que les armes soient prêtes avant que n'arrive le condamné.

MARIA, avec la plus vive douleur.

Je vous en conjure, mon officier, quelques instants...

LE CAPITAINE, avec émotion.

C'est impossible.

MARIA, avec plus d'instances.

Vous ignorez peut-être que d'un moment à l'autre, sa grace...

LE CAPITAINE.

Puisse-t-elle arriver à temps!.... mais il faut obéir.

SUZANNE.

Ah! il dépend de vous, du moins, que ces cruels préparatifs se fassent le plus lentement possible.

LE CAPITAINE.

C'est tout ce que mon devoir me permet... et je le ferai.

MARIA, douloureusement et à part.

Pauvre Rigault!... et je suis obligée d'aider aux apprêts de son exécution!... et j'aurai trahi sa confiance... je me serai perdue sans que mon dévouement puisse lui être utile!

AIR : Adieu donc, mes montagnes.

J'espérais fermement,
Mais, las! le temps s'écoule!
Et mon espoir s'écroule
De moment en moment.
Rien peut-il maintenant,
Malgré mon sacrifice,
Le sauver du supplice!...
Prête-moi ton secours,
Ma patronne chérie!
Et pour sauver ses jours,
Inspire-moi, Mari !

LE CAPITAINE.

Eh bien! Antonio, ne m'avez-vous pas entendu?

MARIA.

Oui, oui, capitaine... j'obéis.

(Elle entre vivement dans le magasin à poudre.)

LE CAPITAINE, s'adressant à l'un des militaires en scène.

Sergent, vous rassemblerez votre monde, et vous prendrez les armes aussitôt que vous verrez revenir le peloton que je commande.

(A ce moment, Maria reparaît; elle remet un paquet de cartouches au tambour du peloton, qui les distribue aux soldats. Pendant ce temps, Maria, Suzanne et Giblou ont été se mettre en observation vers le fond du théâtre, et témoignent par leur muette inquiétude que rien encore n'annonce le retour tant desiré de Maurice.)

LE CAPITAINE, commandant aux soldats.

Par le flanc gauche... gauche!... pas accéléré... marche!

(Ils sortent du côté de la poudrière; en même temps, une musique militaire se fait entendre dans le fond, à gauche.)

SCÈNE VI.

GIBLOU, MARIA, HUBERT, LANDRY, SUZANNE, SOLDATS; puis après LOLO.

MARIA, avec la plus vive inquiétude.

Que veut dire ce bruit?

LANDRY.

Ah! ça veut dire que le régiment vient se ranger là-bas, en vue de cette place, forcé qu'il est d'assister à l'affreuse leçon de discipline quise prépare.

MARIA.

Ah! quelle barbarie!

SUZANNE, dans le fond.

Oui, les v'là tous... et en grande tenue... tambours en tête et drapeau déployé, comme s'ils allaient à une parade... oh! nom d'un petit bonhomme!... si le cheval du lieutenant pouvait avoir six jambes, et qu'il nous tombe là comme une bombe!

GIBLOU.

Le cheval?

SUZANNE, descendant la scène.

Eh! non, nigaud! le lieutenant!... quelle joie, je suis sûre, ça ferait à tous ses cadets-là! c'est pour le coup qu'il s'en débiterait des petits-verres!

GIBLOU.

Tiens! v'là Lolo avec sa caisse, qui nous arrive au pas de course, l'un portant l'autre.

MARIA, rapidement.

Il est peut-être porteur de quelque ordre... il faut savoir... (A Lolo qui entre et que chacun entoure.) Réponds, où vas tu?...

LOLO.

Moi, nulle part; je suis venu tout bonnement aussitôt qu'on a eu fait halte, pour vous

Digitized by Google

demander s'il y a du neuf par ici, et vous apprendre ce qui se passe par là-bas.

LANDRY, vivement.

Hein?... qu'est-ce qui se passe? voyons, parle vite...

LOLO, en confidence.

Vous ne savez pas la nouvelle?...

GIBLOU.

Non... mais c'est égal, compte-nous-la tout de même.

LOLO.

V'là ce que c'est : Quand le régiment a su pourquoi on lui faisait prendre les armes, il a d'abord refusé de marcher.

HUBERT.

Pas possible?

LOLO.

Très-possible! puisque ça est.

LANDRY.

Eh bien, je m'en serais douté!

SUZANNE.

Et ils ont bien fait

MARIA, vivement.

Après...

LOLO, continuant.

« Cré coquin! qu'ils disaient tous, voir fusiller un de nos plus anciens, un de nos plus braves camarades! défiler devant son cadavre... le plus souvent! » Pour lors le colonel s'est fâché tout rouge. — « Qu'est-ce que c'est? qu'il s'est écrié, on se mutine?... eh ben! mille tonnerres, je ferai mettre le régiment à la salle de police! »

GIBLOU.

En v'là une bêtise!

LOLO.

N'y a pas de doute; mais c'était une manière de parler : enfin finalement comme on leur-z-a appris que le lieutenant Maurice courait après l'Empereur et qu'ils espèrent que ça pourra peut-être bien se passer en conversation, ils se sont mis en marche.

LANDRY.

Et qu'est-ce-qu'ils disent, à c't' heure?

LOLO.

Ah dam! ils disent!... ils ne disent plus rien. Eh! mon Dieu! vous savez ben ce que c'est... dans le premier moment d'humeur, on se monte, on bougonne, et puis après on finit par obéir; l'habitude... pourtant, si de vot' côté y avait aussi quéque chose, peut-être qu'au moment même...

LANDRY.

Ah! si j'étais parmi ceux qui sont allés le chercher, je jure bien!... mais qu'espérer, s'ils ont le cœur...

MARIA.

Qui sait! une démonstration de notre part peut les faire hésiter, les entraîner; et quand même nous ne gagnerions que quelques minutes ce serait encore si important!

HUBERT.

Hum! c'est furieusement dangereux, et bien peu sûr!

MARIA, avec désespoir.

Ah! alors il est perdu!

LOLO, plus bas.

Dites donc, une idée qui m'est venue, pour au cas où le pauvre cher homme serait définitivement forcé... de faire son sac...

HUBERT.

Qu'est-ce que c'est?

LOLO.

C'est de le faire boire, mais pas de l'eau-de-vie comme d'ordinaire, de l'eau-de-vie dans laquelle nous allons mettre de la poudre... vous savez tous comme ça tape l'frontal? Suzanne fera son article; il boira, il se tapera, et comme il verra double au moment décisif, eh ben! ça l'empêchera de penser... et de sentir son malheur.

LANDRY.

L'idée n'est pas mauvaise.

GIBLOU.

Ah! Dieu! je voudrais pas boire de ça!... il n'en voudra peut-être pas non plus.

SUZANNE.

Bah! bah! j'adopte l'idée, moi, parcequ'elle est humaine et que c'est un dernier service à lui rendre.

LOLO.

Voyons, monsieur l'employé du magasin aux poudres, quelques cartouches, et vivement.

(A ce moment un roulement de tambours se fait entendre et se répète successivement au loin.)

LANDRY, pendant que Maria est rentrée dans le magasin.

Oui, et vivement; car le malheureux sera bientôt ici... tenez, l'apercevez-vous?...

LOLO, tout en déchirant et versant dans le baril de Suzanne deux ou trois cartouches que vient de lui rapporter Maria et dont il jette les balles.

Diable! v'là not' musique qui commence et je ne suis pas à mon poste... Ah! ben, tant pire, j'irai aux arrêts, mais au moins je lui aurai serré la main une dernière fois.

GIBLOU, regardant faire le tambour.

Dis donc, ne mets pas les balles avec...

LOLO.

Parbleu! quand je les mettrais!.. une de plus ou de moins, quéque tu veux que ça lui fasse?

MARIA, à part dans le fond du théâtre.

Et rien... rien encore!

(Le sergent a suivi l'ordre qu'il a reçu; Landry, Hubert, Giblou et les autres soldats se sont formés en peloton vis-à-vis le magasin à poudre; Lolo a terminé son opération, et Suzanne et Maria sont allées se placer du côté où doit arriver le condamné.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RIGAULT, BOUTET, KRAMM, SOLDATS.

(Rigault paraît : il marche la tête découverte, et l'air calme au milieu du peloton qui doit le fusiller; à quelques pas, et conduisant les hommes qui l'accompagnaient à la fin du tableau précédent, Boutet marche, profondément accablé. Landry, Hubert, Lolo, placés au premier rang, ont peine à cacher la douleur que leur cause le spectacle auquel ils assistent; et Maria, désolée, court se jeter dans les bras du sergent, aussitôt que, sur l'ordre de l'officier qui règle la marche, le commandement de halte s'est fait entendre.)

RIGAULT, bas, et avec attendrissement.

Ma fille!... ah! pourquoi ne m'avoir pas évité la vue de votre douleur? éloignez-vous, senora... songez que votre propre sûreté...

MARIA, suffoquant.

Eh! sont-ce mes dangers qui m'occupent? Non, non... je ne vous quitterai pas!

RIGAULT, même jeu.

Restez donc... et que Dieu soutienne votre courage!... (S'adressant à Landry, Hubert, Suzanne, Giblou et quelques autres.) Bien, bien! mes amis... vous êtes de parole... il ne manque ici que... que M. Maurice... mais je sais la nouvelle tentative qu'il est allé faire... et vous lui direz tous... vous surtout, Antonio.... que le vieux sergent l'en remercie... toi, Boutet, embrasse-moi...

BOUTET, après l'avoir embrassé.

Saprelotte!.... je crois que je serais à sa place, que ça ne me ferait pas plus de mal.

(Il essuie une larme.)

GIBLOU, allant à Rigault, et pleurant aussi.

Dites donc, sergent... je ne vous rembourserai donc pas les cinquante francs que je vous dois?

RIGAULT, après l'avoir aussi embrassé.

Je t'en tiens quitte... maintenant, quand vous voudrez, capitaine.

LE CAPITAINE, s'adressant à un officier.

Lisez au condamné sa sentence.

RIGAULT.

C'est inutile, capitaine.

MARIA, vivement.

Ah! ne refusez pas de l'entendre; pendant ce temps votre grace...

RIGAULT, avec résolution.

Elle n'arrivera pas... l'Empereur est trop bon soldat pour l'accorder... (Il se dirige vers le fond, et s'arrêtant tout-à-coup en jetant les yeux à sa droite.) Mais que vois-je, là, déroulé dans les airs... oh! une seconde encore, que je puisse contempler pour la dernière fois ce drapeau sous lequel je suis né et sous lequel il ne me sera pas permis de mourir!

(Lentement et avec la plus grande émotion.)

AIR : Adieu, mon beau navire.

O toi que je révère,
Toi qui viens honorer mon convoi;
Salut, noble bannière!
Ma dernière pensée est pour toi!

Merci, qu'à ma mémoire
Pour adoucir mon sort,
Un souvenir de gloire
A mes yeux brille encor!

(Se jetant à genoux.)

Pardonne-moi, ma bannière chérie,
La faute d'un instant;
Car ce n'était qu'en servant ma patrie
Que d'vait couler mon sang...

REPRISE EN CHOEUR.

O toi que je / O toi, toi qu'il } révère,
Toi, qui viens honorer { mon / son } convoi;
Adieu, / Salut, } noble bannière,
Ma / Sa } dernière pensée est pour toi!

SUZANNE, s'avançant vers Rigault et lui présentant un verre.

Tenez, sergent, pour vous remettre... vous ne me refuserez pas, j'espère?

RIGAULT.

Donne... avec votre permission, mes officiers?... (Sur un signe du capitaine, Suzanne lui remplit son verre. Rigault étant prêt à le boire.) A la santé de l'Empereur, et à la gloire de la France!

(Il boit.)

GIBLOU, à part.

C'est que la main ne lui a pas seulement tremblé!

SUZANNE, à part.

Et dire que mes chiennes de cartes!.. (Haut à Rigault.) Un second, n'est-ce pas?..

RIGAULT, sévèrement.

Non, merci... (plus bas.) tu as falsifié le liquide, c'est mal... mais je te pardonne en faveur de l'intention. (S'adressant aux hommes du peloton.) A nous, camarades...

KRAMM, en pleurs et lui présentant un mouchoir plié.

Parton, serchent... mais j'afre pas la courache...

RIGAULT, repoussant avec calme la main du soldat.

Ce n'est pas la peine, va, je n'ai pas peur de mourir.

LE CAPITAINE.

Retirez-vous, Kramm...

(Celui-ci obéit et va reprendre sa place. Un roulement de tambours se fait alors entendre. Rigault, après avoir serré la main à Maria qui peut à peine se soutenir, et fait un signe d'adieu général, marche d'un pas assuré vers le mur du fond : pendant ce temps, et sur le commandement du capitaine, le peloton est venu se ranger sur le devant de la scène faisant face au mur.)

LE CAPITAINE.

Peloton... portez armes... apprêtez armes...

(A ce second commandement, le peloton reste immobile.)

Digitized by Google

GIBLOU, SUZANNE, LANDRY, HUBERT.

Bravo! les anciens, bravo!

LE CAPITAINE.

Silence!..... (Au peloton.) Soldats, n'avez-vous pas entendu le commandement?.. Apprêtez armes!..

LE PELOTON.

Non, non, nous ne tirerons pas sur lui; grace! grace!

TOUS.

Grace! grace!

(Tout le peloton a mis l'arme à terre. — Maria et Suzanne se sont jetées à genoux et prient.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE COLONEL, suivi de quelques officiers d'état-major.

LE COLONEL, entrant.

Qu'y a-t-il donc?

TOUS, frappant la terre avec la crosse de leurs fusils.

Un sursis ou sa grace!

LE COLONEL.

Mais, insensés!.. ai-je le droit de céder à votre desir... et ne voyez-vous pas que votre insubordination prolonge son supplice?... déja le régiment m'a mis dans la dure nécessité de me plaindre à l'Empereur... craignez pour vous-même, si à l'instant vous n'obéissez pas.

LE PELOTON.

Jamais! jamais!

SUZANNE, avec joie, et à part.

Oh! mes cartes! mes cartes!

LE COLONEL.

Pour la dernière fois...

RIGAULT, s'avançant vivement.

Colonel, calmez-vous... et pardonnez, en faveur de l'attachement qu'ils me portent... je vais leur parler, moi... et je réponds d'eux!... Camarades...

AIR nouveau de M. Bucher (Adieu, je vais mourir).

Vous savez tous par quelle grave offense
J'ai, malgré moi, mérité le trépas! ..
Gardez-vous donc de désobéissance,
Ell' vous perdrait et ne me sauv'rait pas!
D'ma vie, hélas! j'ai fait le sacrifice,
Par vous, par d'autres, je n'ai plus d'espoir...
Dépêchons-nous, et qu'ça finisse,
Je vous l'ordonn', faites votre devoir.
Obéissez (*ter.*) faites votre devoir.

GIBLOU, à part.

Ah çà! il est donc enragé?

BOUTET, de même.

Quelle perte, qu'un homme comme ça!

RIGAULT, qui a repris sa place.

Maintenant... attention, les anciens!... (Le peloton a suivi l'exemple du sergent, et s'est remis en ordre sur l'emplacement qu'il occupait. Rigault continuant d'une voix ferme.) Peloton... portez armes!... apprêtez armes!... joue... feu!...

(Les hommes ont obéi à chacun de ces commandements. Rigault vient de tomber la face contre terre, et un morne silence succède à cette exécution. Tout-à-coup, une voix encore lointaine fait retentir l'air de ces mots: *Arrêtez! arrêtez!* Mouvement général d'inquiétude et d'effroi.)

MARIA, dont les regards ont été constamment dirigés du côté du magasin à poudre.

C'est lui! c'est M. Maurice...

(Elle court au-devant de lui.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; MAURICE, couvert de sueur et de poussière: il tient un papier à la main.

MAURICE, précédant Maria qui ne peut le suivre.

Sauvé! sauvé!... (Apercevant Rigault étendu, et courant se jeter avec désespoir sur son corps.) Ah! trop tard!...

TOUS, avec consternation.

Gracié et mort!

MARIA, entrant sur ce dernier mot, et avec une explosion de joie.

Non! non!... (Rapidement au colonel, et pendant qu'on s'empresse d'aller relever Rigault.) Prévoyant le retard que pouvait éprouver mon message... j'avais distribué à ce peloton les mêmes cartouches que celles préparées pour l'exercice de demain. Colonel, me pardonnerez-vous d'avoir employé ce moyen pour conserver un père à son fils?

TOUS, avec étonnement, et tandis que Rigault a été transporté sur un banc.

Son fils!

MAURICE, vivement.

Oui, son fils!... car Maria, instruite de ce secret, l'a révélé à l'Empereur... et c'est lui-même qui a daigné me l'apprendre, en me pardonnant mon amour, et en accordant au brave Rigault le grade de lieutenant, avec une place aux Invalides.

TOUS, avec la plus grande joie.

Bravo! bravo!

KRAMM.

Comment! la petite ponhomme était un femme?

GIBLOU.

Dam! il paraît, puisque monsieur Maurice le dit.

LOLO, à part.

Voyez-vous! ce farceur de lieutenant...

RIGAULT, qui vient de reprendre connaissance.

Où suis-je?... il me semblait... mais non, j'existe... (Apercevant Maurice.) Ah! mon fils! car la mémoire me revient, et je devine tout, à présent... (Embrassant Maurice.) Mon pauvre Maurice! mon enfant!

SUZANNE, à ceux qui l'entourent.

Eh ben! dites donc, j'avais tort de compter sur mes cartes, n'est-ce pas? J'espère qu'en v'là de la réussite! Quand je disais que la

Digitized by Google

dame de cœur le protégerait... c'est qu'elle y était joliment, la dame de cœur!

LE CAPITAINE, dans le fond du théâtre.

L'Empereur!

(Mouvement général. Les pelotons se remettent en ordre et présentent les armes. Les tambours battent aux champs. L'Empereur, entouré de quelques officiers-généraux, passe au fond, et relève avec bonté le vieux sergent, qui accourt se jeter à ses pieds.)

TOUS, avant que l'Empereur s'éloigne.

Vive l'Empereur! vive l'Empereur!

CHŒUR GÉNÉRAL.

Pour célébrer sa délivrance
Et leur bonheur,
Avec reconnaissance
Rendons hommage à la clémence
De notre immortel Empereur!

NOTA. Si en province on éprouvait quelque difficulté pour représenter le personnage de l'Empereur, la pièce peut se terminer ainsi : après ces mots de Suzanne, « C'est qu'elle y était joliment, la dame de cœur! »

LOLO, bas à Boutet.

C'est égal, c'est dommage que ça *soye* une Espagnole.

BOUTET, même jeu.

Bah! il y a des fois des bonnes femmes dans tous les pays : v'là mon idée!

CHŒUR FINAL.

Pour célébrer sa délivrance, etc.

FIN DE L'ENFANT DE GIBERNE.

PARIS. — IMPRIMERIE NORMALE DE JULES DIDOT L'AINÉ,
n° 4, boulevart d'Enfer.

Digitized by Google